

N° 32
MENSUEL
FEVRIER 1978
6 F

galerie



TCHARENTZ

1897-1937

Fonds A.R.A.M

MERCI LA FRANCE,

MERCI d'avoir accueilli les enfants d'Arménie chassés de leurs terres, victimes du plus abominable génocide de tous les temps.

Ta générosité est légendaire, mais que serait-elle sans l'espérance que tu as su redonner à ce peuple courageux, intelligent et travailleur.

Tu as eu foi en notre avenir, nous avons recouvré en ton sein la liberté et la justice que d'autres nous avaient refusées.

Tu nous a confondu avec tes enfants, nous t'en serons éternellement reconnaissants.

Nous Arméniens avons hérité de nos parents un lourd héritage qu'il nous faudra préserver et transmettre, nous devons être fiers de notre culture, de nos traditions, de notre langue.

Ne décevons pas la France, sachons conserver notre originalité, prenons conscience de nos devoirs de citoyens, participons à cette œuvre noble et exaltante qu'est l'élévation de l'homme.

Quoi de plus émouvant que de pouvoir t'offrir à toi ma Patrie d'adoption un cœur d'Arménien qui battra à l'unisson avec le cœur de la France.

Georges TERZIBACHIAN.

VOTEZ EN MARS 1978 MASSIVEMENT.

Les élections législatives sont là.

Ne négligez pas la force de votre bulletin de vote. Ce n'est pas seulement un droit, mais un DEVOIR.

Votre intime conviction vous aura guidé dans le choix d'un candidat. Exprimez-le...

VOTEZ - VOTEZ - VOTEZ !

TCHARENTZ

80^e anniversaire
de sa naissance

40^e anniversaire
de sa mort



YÉGHICHÉ TCHARENTZ
(1897 - 1937)

*Իր վերջին հայտարարությունը —
« Հայ ժողովուրդ, գոյություն
ծրանք քա հասարակության անկողին
ընդհանրապես »
Ե. Գաբրիելյան*

Son dernier message

« Peuple Arménien,
Ton salut réside dans l'union de toutes
tes forces ».

Y. TCHARENTZ.



La Gloire de l'Arménie

par Garo POLADIAN

YEGHICHE TCHARENTZ est né en 1897, dans la ville de *Makou*, en Arménie Perse. Il est mort en 1937, dans une prison d'Erévan.

L'année qui vient de s'écouler marque donc un double anniversaire : 80° de sa naissance et 40° de sa mort.

Très jeune, la famille Soghomonian, le vrai nom de Tcharentz, émigra et vint s'établir à *Kars*, ville qui se trouvait sous la domination russe. C'est là que le jeune Yéghiché fit ses études primaires et secondaires mais il garda toute sa vie la nostalgie de son pays natal, de son soleil. De là aussi, durant toute sa vie, la nostalgie du *Feu*.

A 18 ans, en 1915, il s'engage dans l'Armée Arménienne, soulevée par la Russie pour combattre les armées turques. Il arrive jusqu'à *Van*. C'est « *La Légende Dantesque* » où le poète décrit les atrocités turques. Tcharentz avait déjà écrit plusieurs poèmes, dont « *L'Aube épique* ». Parmi ceux-ci l'admirable « *Eloge de l'Arménie* » que chaque Arménien connaît par cœur.

En 1918 il se trouve à Erévan. Nigol Aghbalian, alors ministre de l'Education Nationale, le révèle au grand public. D'un jour à l'autre il devient célèbre.

En 1920 il va à Moscou, pour parfaire ses études. Il publie « *Les foules en délire* » qui est un récit hallucinant des combattants communistes.

Il a adhéré déjà au parti de Lénine. Jusqu'en 1935 il ne cessera d'écrire des poèmes de circonstances, politiques, philosophiques. Des ballades aussi et de très beaux poèmes lyriques. Son dernier recueil de poésie, le plus dense, le plus beau peut-être, s'appelle « *Le livre de route* ». Il est l'auteur de deux œuvres en prose. « *Souvenirs de la Maison de correction d'Erévan* », et « *La Terre de Naïri* ».

Tcharentz est le plus grand poète d'entre les deux guerres mondiales (de 1915 et de 1940). Il comble donc fort heureusement le vide qui s'était creusé par l'extermination massive des intellectuels arméniens en 1915, par les Turcs.

L'influence de Tcharentz a été prépondérante sur la poésie arménienne contemporaine. Elle dure jusqu'à nos jours.

C'est un géant. Non pas comme un fleuve paisible et majestueux, mais comme un torrent. Un torrent impétueux jailli des hautes montagnes d'Arménie, charriant dans ses eaux boueuses des morceaux de granit, des paillettes d'or, des diamants.

Oui, un géant, une force de la nature, une sorte de grand prophète sans Dieu, ni religion.

N'annonce-t-il pas, cinquante ans à l'avance, le vol des *Spoutniks*, dans l'espace sidéral ? Lisez, un peu plus loin, ces vers prophétiques, ces vers magnifiques, dans « *Les foules en délire* ».

A propos de Tcharentz on peut dire, comme d'ailleurs pour la plupart des poètes arméniens, que nulle part ailleurs l'Arménie et ses poètes ne se sont si intimement liés, ne se sont si bien amalgamés. Nulle part ailleurs donc partager le sort commun.

C'est ainsi qu'avec leur vie on peut écrire l'Histoire de l'Arménie. La belle, la tragique Histoire de l'Arménie.

Jugez-en vous-même !

Je prends trois poètes, les plus célèbres, Grégoire de Narek, Varoujean et Tcharentz. En tout cas les plus connus, grâce à nos traductions.

Pour Tcharentz je laisse la parole à notre merveilleux ami, Luc-André Marcel :

« Tcharentz est avec Maïakovsky le plus grand poète de la révolution russe. Ce qui est bien dans les traditions de l'Arménie : elle hait le médiocre et se veut aux premiers rangs. Après avoir donné à Byzance quelques-uns de ses plus grands empereurs, elle se devait bien de fournir à Moscou certaines de ses plus fortes têtes. »

Tcharentz est mort dans une prison d'Erévan, en 1937, victime de Staline et de son sinistre collègue *Béria*.

Son corps a été jeté dans la fosse commune. Il n'a donc pas de tombe où aller honorer sa mémoire ! Il est mort à 40 ans.

Pour Varoujean c'est encore plus

horrible ! Varoujean pour lequel les louanges abondent.

Laissons parler d'abord notre défunt et grand ami, Jean Ballard : « *Honorer Daniel Varoujean, c'est honorer la poésie triomphante dans son corps le plus glorieux.* »

Et voici Roger Bodard, poète et membre de l'Académie Royale de Belgique : « *Varoujean a écrit des poèmes d'amour qui comptent parmi les plus somptueux qu'on ait jamais écrits.* »

Parmi tant d'autres, voici l'opinion du célèbre critique littéraire grec Zacharia Paponianou : « *Varoujean mourut très jeune. Avec lui disparut, peut-être, un des plus grands représentants du lyrisme universel.* »

Il est mort assassiné, après d'horribles tortures et des mutilations atroces, en 1915, par les Turcs.

Il n'avait que 31 ans !

Sur Grégoire de Narek, je ne veux rapporter ici que le témoignage de *St-John Perse*, un des plus grands des poètes français, Prix Nobel de Littérature : « *Grégoire de Narek est un poète formidable, un des plus grands de tous les temps.* »

Il est le moins malheureux des trois. Bien que persécuté et banni, il vécut toute sa vie en ascète dans une grotte au-dessus du lac de *Van*. C'est là qu'il écrivit son extraordinaire « *Livre des Lamentations* ».

On croit savoir qu'il vécut jusqu'à un âge avancé et y mourut de mort naturelle, fait assez rare pour un poète arménien.

Tous les trois, et tant d'autres encore sont les glorieux fils d'un petit peuple ; petit par le nombre, mais grand, très grand par l'esprit et le cœur.

C'est l'honneur de l'Arménie ;

D'avoir donné un Grégoire de Narek au monde chrétien,

Un Varoujean à l'Occident,

Un Tcharentz à la révolution de Lénine.

Autant de victoires, durement acquises, pendant des siècles, sur nos malheurs.

Խայասրանքն

A l'Arménie

Խայասր ու ծէ վերք տն քեանէ — էլի՛ Կճ քեանէս,
Խայասր իսախիթ շեղք տն քեանէ — էլի՛ Կճ քեանէս :

Tu as vu mille blessures — Tu en verras d'autres ;
Mille et mille mains étrangères — Tu en verras d'autres.

Աղնան քաղաքս արքիտ ճնա՛ն Խայասր չոռեղքի
Չիսաւարս քեղք տն քեանէ — էլի՛ Կճ քեանէս :

Telle à l'automne un champ fauché
Tu as vu, délaissée, la moisson des victimes — Tu en verras d'autres.

Չարիք չոր քանոն քանս պանքո քոքի ճնա՛ն
Խայասր քարոսայ քեղք տն քեանէ — էլի՛ Կճ քեանէս :

Comme d'un émigré la tête au vent stérile,
Tu as vu defiler les malheurs de mille ans — Tu en verras d'autres.

Չարեկաչի, Չնորհալի, Չաղաղ չոքնաթան —
Կնչքա՛ն Խա՛նտար, ինչք տն քեանէ — էլի՛ Կճ քեանէս :

Naregatsi, Chnorhali, Naghache Hovnathan,
Combien de grands esprits, de génies n'as-tu vu ? — Tu en verras d'autres.

Իր Չարեկչիքն լեզու քոսոնչ, երկիր Խայասրան,
Խայասր ու ծէ երք տն քեանէ — էլի՛ Կճ քեանէս :

Donnant sa langue à ton Tcharentz, ô Arménie,
Tu as vu grandir les chants par mille et mille — Tu en verras d'autres.

BALLADE

POUR VLADIMIR ILITCH LENINE (1)

(Une paire de souliers et le moujik)

Là-bas c'est le front rouge,
L'ennemi de toutes parts
Et toujours plus nombreux,
Ici le téléphone crache
chiffre sur chiffre.

Calme
Contre son bureau
Ilitch est assis.
Il lit
Il annote
Ecrit un mot.

Des projets serrés
se nouent dans sa tête.

Dressé
comme un poing est dressé
Ilitch a bandé son esprit
Un vrai ressort d'acier.

Il faut lutter, jamais céder,
Il faut une armée rouge
Il faut réveiller le moujik
Il faut éduquer le moujik
Il faut démolir le vieil ordre
Il faut plus de livres et plus de
[journaux]

Il faut aussi des écoles
Et du fils de l'ouvrier
Faire un instituteur
Il faut que chaque gouvernante
Apprenne à gouverner
Il faut.

Il a ramassé ses projets Ilitch
Il les travaille
Mais le temps vole
Il est trop vite ce temps.

Qu'y a-t-il encore ?
Pourquoi dans l'antichambre
Tant de bruit
Tant de cris
Le secrétaire discute.
Discute avec qui ?

Ilitch se rapproche
Entr'ouvre la porte
Ilitch prête l'oreille

C'est un moujik
Que réclame-t-il ?
Ilitch l'écoute à travers la porte
Qu'est-ce qu'il veut donc ?

Il a parcouru mille et mille verstes
— Il est venu vers Ilitch.

Ilitch colle son oreille
— Yek yek c'est moi le moujik
— Il faut des souliers pour le
[moujik]
— Il a frappé à tant de portes le
[moujik]

Et partout on lui a répondu
Qu'il n'y avait pas de souliers
Alors il est venu chercher Ilitch.

Il est rouge de colère
Et le secrétaire en se fâchant
Le renvoie à ses tracteurs.
Mais le moujik ne bouge
Pas plus qu'un roc,
Peut-on bousculer un roc ?

— « Qu'il essaie un peu »

Ilitch part d'un grand éclat de rire
Une forte joie éclaire son regard

Il fait un clin d'œil
Prend une feuille de papier
Ecrit

« Au responsable :
Bon pour une paire de souliers
à délivrer à ce moujik »

« Yek yek moi moujik »
Le moujik ramasse sa casquette
Et part dans un nuage de poussière.

Toi, oui, toi, le moujik
A tout prix il te fallait une paire
[de souliers]
Et simplement pour cela Ilitch s'est
[dérangé]
Mais, moujik, as-tu compris, mou-
[jik],

Qu'Ilitch n'a pas le temps
Et que pour Ilitch vraiment
Notre temps est trop petit ?

(1) Ce seul poème donne sous la forme
la plus simple toute la doctrine de
Lénine.

Les poèmes de Tcharentz
ont été traduits
par L.-A. Marcel et G. Poladian

Œuvre couronnée
par le Jury du Prix Littéraire
Haig Séringulian

L'ŒUVRE DE TCHARENTZ

par Luc-André MARCEL



Գործ՝ Մ. Սարյանի

***** SONNET ROUGE *****

*Comme une épée qui de la gaine des jours révolus
sort rouge et dure. Et l'avenir brûle.
Et il ne rentrera plus dans la vieille gaine.
Et il ne sera plus enseveli
au fond des jours qui brûlèrent et ne sont plus.*

*Que veulent-elles, votre pauvre et ennuyeuse folie
et la tristesse sans espoir de votre monde agonisant ?
Ce que les jours vécutent et que le poète chanta
ne sera pas brisé par votre horreur et votre crise.*

*La retraite des jours est sage, maintenant ;
comme de sortir hors de la gaine poussiéreuse la dure épée
quand rencontrant l'ennemi tu te bats contre ton gré.*

*Garder tel que moi, poète sage, voici que je chante de nouveau
ces jours qui battent en retraite, et qui s'éloignent et ne sont plus.
Et la flèche de mon chant s'envole vers l'avenir en feu.*

***** LES FOULES EN DELIRE ***** (Fragments)

*Aux camarades, lointains et proches, - aux mondes, aux soleils,
aux âmes en feu,
à tous ceux dont l'âme brûle haut,
à tous ceux dont l'âme flambe de soleil,
à ce crépuscule formidable de la vie, de la mort,
Aux âmes sacrifiées, salut ! salut !*

.....
*Souffrant la nuit, leur âme est une nuit obscure
qui avec nostalgie guette le point du jour.
Nuit sombre est leur grand cœur.
Mais dans l'immense obscurité
s'ouvrent des cieus aux regards bleus,
des horizons de liberté ;
et dans les regards bleus où se serre la nuit
mille boutons de fleur épanouissent leurs flammes
et des aubes et des matinées...
Dans leurs muscles bandés toute la force de la terre s'est assise.*

*Si elles le veulent, les foules donneront aux soleils
un nouveau tracé et un bond nouveau.
Si elles le veulent, elles lanceront des soleils contre les cieus.
Si elles le veulent, elles feront descendre les soleils des cieus.
Si elles le veulent, avec leur volonté virile,
chargée du feu universel,
que ne pourront créer les foules en délire ?*

TCHARENTZ vécut la révolution d'Octobre. Il y crut. Il y participa de toutes ses forces, par les armes et la plume. Ce fut d'abord, pour lui, une histoire d'amour. Il s'y lança librement — si librement, par malheur, qu'il finit par être accusé de déviationnisme lors de la « grande purge » et jeté en prison, où il mourut. C'est qu'il se battit moins sous la tutelle de Lénine qu'à ses côtés. Il était moins l'homme d'un dogme que d'une libre recherche, plus un poète d'action que le serviteur d'une théorie. Et le poète ne fait très bien que ce qu'il aime et ce qu'il veut. Tcharentz fut un poète révolutionnaire par fonction naturelle. — C'est ce qui assure l'authenticité de son œuvre. — Et ce qu'il annonçait était avant tout l'avènement du triomphe de l'homme contre tout arbitraire destructeur. Cela pouvait être peu, cela devint vite beaucoup trop.

Tcharentz — ce qui signifie le Mauvais, pseudonyme qu'il tint à prendre pour bien marquer qu'il était avant tout celui qui s'oppose à toute espèce de pharisaïsme — étonne par l'accumulation de contrastes, si tendus et si incompatibles entr'eux quelquefois qu'il paraît toujours au bord de l'explosion ou de l'écartèlement. Il est tout à la fois un condottière du communisme, un prophète sans Dieu mais non sans révélation, le plus familier des hommes de la rue, un amateur de drogues et d'excitants et un vieux sage oriental qui garderait toujours un pistolet dans sa poche. Il n'est dupe de rien,

mais il espère tout. Il réussit la gageure d'être le plus logicien des poètes de l'avenir — étant étonnement revenu des poètes du passé. Sa poésie construit l'histoire. Elle ne la rumine pas... L'artisan est robuste. J'ajouterai, adulte en dépit de ses véhémences et de ses fantaisies. Il n'appartient pas du tout à la race des poètes qui vieillissent autour de leur enfance, ou du sens qu'ils en ont. Tcharentz se refais au jour le jour. De là, une surprenante variété de styles. Tour à tour, il brosse de larges fresques à touches rudes et hardies, laisse jaillir un lyrisme en rocaillie, bouscule la langue et la métrique ou se plaît à de libres narrations familières, pleines de bonhomie au ras du sol. Il excelle à rendre « épiques » les objets les plus prosaïques, et se plaît à crever les faux sublime par les prosaïsmes. Il jongle avec l'hyperbole ou se plaît aux sentences concises et abruptes. Mais sans naïveté, ni ces « rêveries » qu'il déteste, même et surtout lorsqu'il prophétise.

Il va sans dire que les fragments trop brefs que nous donnons ne peuvent représenter tous les aspects de son œuvre, mais peut-être les résumant-ils assez bien — surtout ses « Rubbaïyat » qu'il écrivit dans les dernières années de sa vie, dont la substance est d'autant plus riche et pathétique qu'elle est retenue, concentrée et comme sous-tendue de litotes et de silences. Il y fait le bilan de ses expériences, sur un ton sentencieux, à l'emporte-pièce, narquois, tendre ou amer, d'autant plus saisissant qu'il semble rava-ler je ne sais quel désir inassouvi, que nulle doctrine ne console, encore qu'elle le masque délibé-rément.

Son matérialisme y paraît être le fruit d'un examen métaphysique — lequel n'aurait eu d'autre solution que son échec ou la connaissance de sa vanité. On le voit bien dans le fait que Tcharentz pique droit sur l'affirmation la plus troublante qui soit sortie de têtes humaines : celle du non-être de l'univers et de sa non-solution, tant que son existence n'est pas réalisée comme étant non-être. Tcharentz ne peut admettre cette tentative de dé-creation. L'homme est pour lui une conjonction de phénomènes assumant un devenir à l'intérieur d'un univers. C'est ce devenir dont les modalités impor-tent. Son acceptation et non pas son refus. Le poète ne consent pas à postuler que tout dérive d'un

« Esprit immobile en essence » puisque le postulat lui-même implique, pour être formulé, des substances en mouvement. A quoi bon rêver sur un contraire que son contraire contient seul ? « Et la forêt où tout se consume et finit est pourtant inépuisable ». C'est une « inconnue » que l'on doit accepter, une organisation présentant une pluralité inconcevable de possibles qu'il faut, lentement, apprendre à discerner et à parfaire. Enfin et surtout, une terre à aimer, car elle est le jardin de l'homme. Tcharentz garde l'espoir qu'elle devienne belle et bonne. C'est rejoindre, à l'extrême, le messianisme judaïque, lequel doit se réaliser ici. L'imagination du poète exige de ne point se satisfaire de l'imagination. Car rien d'autre ne peut boucher les failles que la « réalité ». Il s'efforce, héroïquement, de se tenir nu devant les énigmes soulevées par le monde, nu devant ses propres interrogations. Il tentera de ne plus se servir de béquilles ou de systèmes, de tout ce qui n'est pas science véritable, mais palliatifs illusoire. Et, s'il reste une consolation autre que « cet ensemencement du sacrifice et de la mort », ce ne peut être encore que le poème. Celui qui approche le plus de Nature. Par quoi j'appréhende un « meilleur » d'autant plus désiré qu'il semble fuir sans cesse.

De tous les poètes arméniens qui eurent pour souci de défense et illustration de la terre natale, Tcharentz, (pseudonyme qui signifie « Le Mauvais »), fut sans doute celui qui se refusa le mieux à se faire illusion. Il ne croyait pas à la divinité des mythes. Aussi bien entendit-il, dès le départ, se réserver les parts ingrates de la poésie, celles dont on ne veut pas : charpies de beauté, scandales d'un non-conformisme où se puisent des fraîcheurs plus vraies, constats désabusés après des engagements fervents et féroces ; comportements qui le conduisent à modifier sans cesse son langage et à le tenir, ardemment, au point le plus risqué. De là cette brutalité des contrastes : en passe du poème-fleuve au poème gnomique, de la plainte populaire à l'ode savante. Mais en toutes choses se manifeste cette opposition que son nom même souligne et qui percute aussi bien les bastions politiques ou religieux, que les normes (toujours douteuses) d'une saine psychologie.

Il ne s'en tiendra pas aux exclusives nationalistes touchant sa patrie, encore qu'il soit très attaché, et avec une déchirante tendresse, au charme du sol natal ; très tôt il arrachera en lui cette borne des frontières, qui ne cesse de fomentier des désastres, pour adhérer aux idées de Marx et de Lénine, et participer à la grande aventure. De même son œuvre sera-t-elle toute marquée du besoin d'émancipation verbale. Elle fusait de toutes parts en Europe, encore que les motifs en fussent souvent contradictoires. Mais, à qui eût servi de près l'aventure de Tcharentz, il eût été aisé de pressentir que le même mouvement qui le poussait à violenter les interdits détestables — et de tous ordres — le conduirait à se victimiser lui-même et à se voir condamner par des dirigeants qu'offusquait une pureté semblable.

Il n'est pas étonnant que l'obsession de Tcharentz soit le feu. Je ne sais combien de fois il à celui-ci fit appel et le nomma. L'étrange est qu'il n'en redoute pas l'efficacité. Il le réclame, il y croit. Se brûler et que tout brûle, tel est le salut. Dite de go, la chose semble absurde ou malade (et il est vrai que la maladie est en Tcharentz : ce fut effectivement un homme qui se droguait et il est évident que l'obsession du feu fut excitée par la drogue même...) Mais l'important chez lui est l'usage de l'accident, et ce serait escamoter sa réelle grandeur que de ne pas vouloir constater ce que cette obsession, par exemple, alimente et recouvre. Passant outre aux vues de clinique, on voit se soulever un autre visage, celui d'un homme qui plus qu'aucun autre crut au fait de l'esprit et qui fut astreint à constater qu'il était essentiellement celui qu'on refuse. Sauvagerie toute de conséquence. Par là se justifie son nom de Mauvais. Si tous croient un diamant détestable et dangereux quel nom donnera-t-on à qui le tient pour essentiel ? Et si l'objet même d'une liberté plus réelle se voit banni, que dira-t-on de celui qui s'en fit le serment. Voilà découverte cette racine de l'incendie heureux, de cette passion où l'illusoire ne peut brûler que lui-même. Il est très saisissant de voir la drogue en Tcharentz accroître la lucidité tant sa vie est tenue par le besoin des mutations justes. Et d'abord en gommant ses façons d'être successives. Nulle ne tient et toutes sont vraies. De là que Tcharentz



L'ŒUVRE DE TCHARENTZ



ne redoute pas l'artifice. Il le dévore et le purge.

De tous les grands poètes arméniens, et il y en eut beaucoup, peut-être est-il le plus intelligent, et, par son art même d'endosser les chaînes, le plus délivré. L'homme, assurément est extraordinaire, et l'on va loin à marcher à son pas. Je ne sais si le personnage, comme on l'a dit, fut plus grand que son œuvre. La chose ne me semble pas vraie. Ce qui voile aux yeux de certains cette présence aiguë de l'esprit serait sa vertu première ; le dédain de tout intellectualisme habile à donner le change et qui est une des calamités des littératures de décadence.

Je ne cache pas que j'aime me pencher sur une telle nature et sur quelques autres, issues d'Arménie. Aussi bien, encourant volontiers des critiques, je dirai que j'ai aimé à ce qu'elles escortent mes années. Elles m'ont beaucoup appris et je les trouve grandes. Bien plus, je l'avoue, que celles de maints autres, plus célèbres. Je n'ambionnai rien de plus que d'attirer un peu d'attention, et selon mes moyens, qui sont courts, sur leur originalité. Elle débouchait sur des sacrifices effroyables. Il me semblait que la ferveur dont on entoure d'authentiques poètes se faisait rare, et qu'il y avait, pour un d'entr'eux, comme une nécessité toute sainte à tendre naïvement la main vers des œuvres qui furent payées d'un si grand prix. Ce qui fut une découverte exotique, et le fruit d'un voyage imaginaire, devint peu à peu, une constance, sans même que fut fait un effort, tant surabondait le plaisir, et la tendresse. En vingt-huit ans d'échanges semblables on acquiert des habitudes et je ne dis pas qu'elles soient toujours bonnes. Mais quoi... encore que je ne sois spécialisé en rien, l'aventure des grands vivants d'Arménie m'est familière et le lecteur serait bien surpris si je lui découvrais tout ce qu'elle m'apporta de très doux... La récompense passa de loin ce qui pourtant n'exigeait aucune promesse... Ainsi Tcharentz, qui ne crut pas à la sagesse de Salomon, succède-t-il à Varoujean qui porta toute sa vie un conflit que se voulait amoureux de sagesse, celle du sel, il est vrai. Et tout cela baigné en eux de jeunesse ; tout cela vécu au plus vif de soi... Au point que je ne crois plus au royaume des Ombres, même, en rêve, tant celle-ci, comme on les nomma. et

si mal, me firent leçon de réalité et de la plus tangible.

Si l'Arménie se rallie toujours autour de ses poètes c'est qu'ils se rallient toujours à elle. Ils se retrouvent tous pour la défendre. Nul n'est plus engagé qu'eux. Nul n'assume plus délibérément la tâche d'être gardien, témoin, annonciateur du destin d'un peuple. Le secret de leur art consiste à pousser aussi hardiment que possible sur « la voie du milieu ». Ce milieu qui est le point de rencontre de tous. Ils visent toujours au centre du cercle, n'aimant guère jouer sur d'extrêmes périphéries. La ferveur dont tous les entourent s'explique par là. Chacun y reconnaît un des plus précieux aspects de lui-même. En cela, ils nous paraissent maintenir d'inviolables principes que nous avons en grande partie perdus. Nos arts sont modelés par des canons aristocratiques. Le leur par le peuple. Ce sont des poètes de l'évidence. Et si rien de ce qui les entoure n'est évident, eux le seront, parce que c'est indispensable. Ils ne cultivent pas les « ténèbres » et ne s'en accommodent pas. Leur lyrisme ne s'exalte que pour nous ramener plus fortement aux réalités fondamentales, et s'ils crient de désir, rien n'est moins chimérique que l'objet désiré ou leur désir même. En tout cas, rien n'est plus constamment le propre de l'Homme.

C'est ce qui les rend si difficiles à traduire. De même que la plus belle ode de Malherbe se dissout en fades lieux communs dès qu'on la transpose dans une autre langue, de même ces œuvres risquent de perdre ce qu'elles ont de plus beau : la rayonnante santé de leurs corps. Mais il nous parut bon, cependant, de tenter l'aventure.

G. Poladian, notre ami, en fut l'instigateur et le guide. Nous tenons à lui rendre hommage, car rien n'eût été possible sans lui. Il connaissait ces poèmes par cœur. Un choix lui fut facile. Aussi bien fait-il lui-même la démonstration de ce que nous avançons plus haut. N'est-il pas, lui aussi, un témoin ? Il suffit de l'entendre pour croire à la présence de tout ce qu'il aime. Puisqu'il nous a permis d'en donner ici un faible écho dans notre langue, qu'il en soit remercié.

L.-André MARCEL.

Paradjanov libéré

Le cinéaste soviétique avait été condamné pour des motifs non précisés

De notre correspondant permanent à Moscou

Moscou, le 2 janvier (par téléphone). — Le cinéaste Serge Paradjanov a été libéré ces jours derniers et se repose actuellement dans sa famille à Tbilissi annonce-t-on dans les milieux proches du réalisateur.

Arrêté en janvier 1974, il avait été condamné à 5 ans de prison en mai de la même année sans que les chefs d'accusation aient été bien précisés.

Né à Tbilissi en Géorgie en 1924, il termine l'Institut du cinéma de Moscou en 1954. Son premier long métrage, « Les Chevaux de feu » achevé en 1964, le situe d'emblée parmi les réalisateurs importants. Accueilli chaleureusement par la critique internationale, ce film vaut à son auteur le grand prix du Festival de Mar del Plata.

En Union soviétique, à l'exception de quelques critiques favorables, « Les Chevaux de feu » sont mal accueillis et disparaissent vite des circuits de distribution.

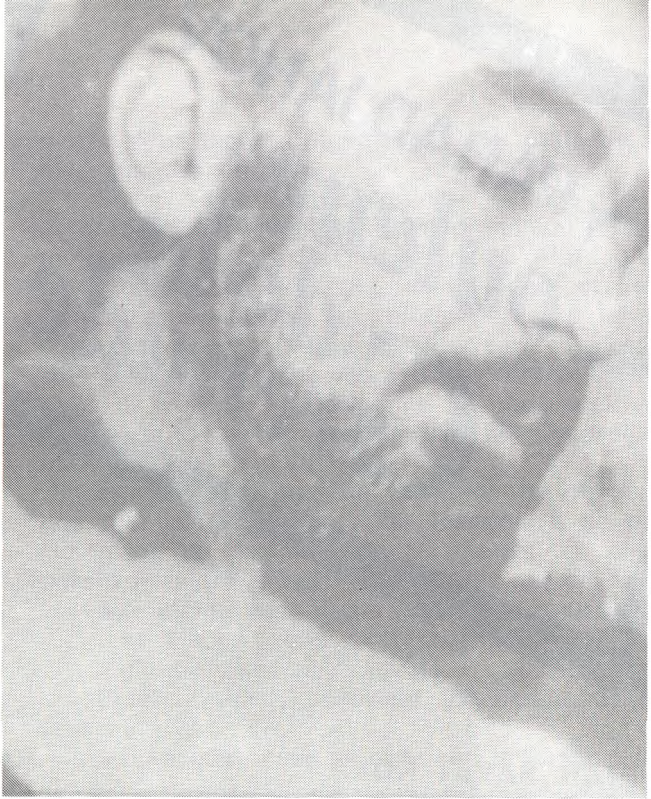
En 1969, Paradjanov dirige un autre film « Sayat-Nova » inspiré de la vie d'un poète arménien du XVIII^e siècle. Trois années s'écouleront avant qu'une version de « Sayat-Nova » soit diffusée sans l'accord de l'auteur soit été brièvement dans un petit nombre de salles soviétiques.

Paradjanov qui travaillait dans les studios Dovjenko de Kiev avait protesté à plusieurs reprises contre l'emprisonnement de certains intellectuels ukrainiens.

Dès l'arrestation de Serge Paradjanov, de nombreux cinéastes et personnalités du monde entier avaient demandé sa libération et de création, liberté d'expression et de plusieurs notre parti était intervenu à plusieurs reprises en sa faveur. Au mois de novembre encore, Louis Aragon lors d'un voyage à Moscou, avait demandé la libération du cinéaste aux autorités soviétiques.

Le 16 décembre encore « l'Humanité », sous la plume de notre camarade Louis Daquin se faisait l'écho de l'inquiétude manifestée par l'en-semble des cinéastes français. « A plusieurs reprises, écrivait-il, les organisations professionnelles, et plus particulièrement la Société des Réalisateurs de Films, se sont permis d'intervenir auprès des autorités soviétiques pour demander des explications sur les raisons de cette dé-termination (celle de Paradjanov - N.D.L.R.), sans jamais obtenir de réponse plus que l'inquiétude est d'autant plus grande que nous assistons à une at- teinte grave à la personnalité hu- maine, le droit d'expression étant pour nous l'un des plus déterminants de l'évolution culturelle et sociale d'une nation, quel que soit son régime poli- tique. »

« L'HUMANITE »
3 Janvier 1978



PARADJANOV

LIBÉRÉ

Toutes les actions engagées dans le Monde et en France auprès des autorités soviétiques, dans le but d'obtenir la libération du cinéaste arménien ont été couronnées de succès. Il avait été emprisonné, moins pour des délits de droit commun que pour avoir eu le courage d'exprimer ses sentiments sur l'art cinématographique et l'art en général, dont l'essence même de son évolution ne peut se dégager que dans une entière liberté. L'art dans la contrainte n'a pas d'existence. Dans la contrainte, il n'y a pas d'art, il y a le « Pompier ».

(Voir « Arménia » N° 4 Avril 1975, N° 7 Juillet 1975, N° 25 Mai 1977, N° 27 Juillet-Août 1977).

Dissidents soviétiques Paradjanov libéré après trois ans de détention

Le cinéaste arménien soviétique Sergueï Paradjanov a été libéré, le 30 décembre, du camp de travail à « régime sévère » de Dniepropetrovsk, en Ukraine, confirmait-on hier à Moscou, de bonnes sources.

Arrêté le 17 décembre 1973, condamné en mai 1974 à cinq années de privation de liberté aux termes d'un verdict qui n'a jamais été rendu public, Sergueï Paradjanov est arrivé le 1^{er} janvier dans sa ville natale, Tbilissi, capitale de la Géorgie.

Agé de 53 ans, marié, père de famille, Sergueï Paradjanov est considéré par la critique occidentale comme l'un des cinéastes les plus importants d'U.R.S.S. Auteur des « Chevaux de feu » (1966), de « La couleur de la grenade » (1968) et de « L'ombre des ancêtres oubliés ». Il semble avoir été libéré par anticipation à la suite d'une importante campagne de protestation en sa faveur.

Selon le « collectif Sergueï Paradjanov » de Marseille, la libération de ce dernier serait intervenue il y a trois mois.

Nous savons, dit le communiqué publié hier, que Paradjanov avait été relâché du camp à régime sévère où il était détenu et qu'il se trouvait dans un village d'Ukraine appelé Romny et situé à 300 kilomètres de Kiev. Il était employé dans une usine de produits chimiques, mais n'avait pas le droit de rejoindre son domicile de Kiev.

Le collectif marseillais précise que cette nouvelle avait été confirmée au cours de la dernière biennale de Venise qui avait consacré une journée à Paradjanov.

Il conclut : « Notre action ne doit pas s'arrêter là car « La couleur de la grenade » ne doit pas être le dernier film de Paradjanov. Il faut maintenant lui rendre sa caméra »

« LIBE 4 Jan

POUR LA LIBERATION DU CINEASTE ARMENIEN SERGUEI PARADJANOV
une action qui s'intensifie:

- UNE PETITION...
- DES ARTICLES DE PRESSE... (Libération, Le Monde, L'Observateur)
- DES DIZAINES DE PROJECTIONS... (LES CHEVAUX DE FEU, SERGUEI PARADJANOV)
- UNE MOTION AU CONSULAT D'URSS...
- DES MANIFESTATIONS...
- UNE INFORMATION SOUTENUE...

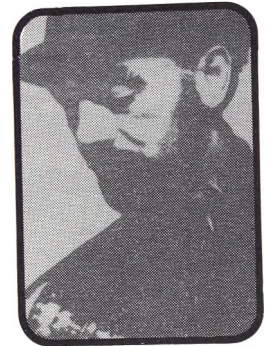
IL FAUT SAUVER PARADJANOV : APPORTEZ VOTRE SOUTIEN AU COLLECTIF.

adresses vos dons à l'ordre du
COLLECTIF SERGUEI PARADJANOV / CCP 6 509 49 marseille.
23, boulevard Philipon, 13004 Marseille.

PARADJANOV

Couleur de la Grenade

CRITIQUE



QUI ETAIT SAYAT NOVA ?

De son vrai nom Haroutioun Sayatian. Il est né en 1712 à Tiflis.

Il est l'un des plus illustres, sinon le plus illustre représentant de la lignée des « Achoughs ».

Dans la tradition culturelle la plus ancienne des peuples de Transcaucasie, l'« Achough » est équivalent du troubadour ou du ménestrel d'Occident, colporteur et transmettant contes, poèmes et chansons qu'il compose lui-même.

D'origine modeste, puisque fils de tisserand, Sayat Nova a pu évoluer et traverser avec bonheur toutes les couches de la société, pour devenir poète et chanteur attiré auprès des cours princières. Son seul talent ne peut expliquer son immense succès. Il possède un atout important qui sera le facteur déterminant de sa réussite et de sa supériorité : celui de connaître non seulement les trois langues les plus répandues de Transcaucasie : arménien, géorgien, azerbaïdjanais, mais aussi d'être intimement imprégné de ces trois cultures.

Veuf deux fois, il a conçu un amour malheureux pour la princesse Anna. Déçu par la vie, il se retirera au monastère de Haghpats jusqu'à sa mort.

On pourra retenir que l'Unesco a fêté le 250^e anniversaire de sa naissance en 1972.

SAYAT NOVAT - PARADJANOV UN PARADOXE

Sayat Nova. Paradjanov.

Deux noms (presque) arméniens.

Leur association paraît d'une telle logique que personne ne pourrait en douter.

En effet, quoi de plus normal que l'une des figures les plus célèbres de notre passé culturel soit choisie par celui que l'on qualifie aujourd'hui de « Véritable héritier de S.M. Eisenstein » (la comparaison s'adressant peut-être au caractère de l'homme et à ses méthodes de travail, mais sûrement pas à son style, et encore moins à sa symbolique de l'image) pour devenir le sujet de son film.

Mais le paradoxe existe.

Et nous allons l'éclairer en nous penchant sur la vie et la personnalité de Paradjanov, dont on entend le nom si souvent prononcé, qu'on croit bien les connaître.

PARADJANOV : L'HOMME LE REALISATEUR (1)

De son vrai nom Sarkis Paradjanian. Il est né en 1924 à Tiflis.

De 1942 à 1945, il sera élève au Conservatoire de Musique, classe de chant. En 1946, il entre à l'Institut cinématographique d'Etat de l'URSS, section mise en scène, dans l'atelier du réalisateur Igor Savtchenko, avec lequel il réalise certains films : « Le Troisième Choc » (1948) et « Taras Chevtchenko » (1951), suit un court métrage : « Conte Moldave ». Ensuite, il travaille comme assistant de Vladimir Braun, notamment pour : « Maximka » (1953). En 1954, il tourne son premier long métrage en collaboration avec Iakov Bazélian : « Andriech » ; puis tout seul en 1958 : « Premiers Gars ». En 1959, deux documentaires : « Fleurs sur la Pierre » et « Doumka ». En 1961 : « Rapsodie Ukrainienne ».

Arrêtons-nous un instant pour permettre au lecteur profane de souffler un peu après cette énumération (très courte en fait) de dates et de titres, et pour lui préciser que l'ensemble des films réalisés jusque-là se caractérisent (malheureusement) par un total manque d'originalité. Sans odeur ni saveur pourrions-nous dire. Pourquoi Paradjanov s'est-il donc livré à de si « basses besognes » ? Nous n'en savons rien.

Profitons encore de cette halte pour effectuer deux constatations importantes. La première : Paradjanov vit et grandit en URSS où sa formation et la culture qu'il acquiert sont essentiellement soviétiques. La deuxième : aucun de ses films ne traite, de près ou de loin, un sujet quelque peu « arménien ». Ce qui pourrait être un signe, là encore, de son ignorance, dans une certaine mesure, de sa culture d'origine. Certains témoignages rapportent même, au risque de paraître excessifs et même fantaisistes, que Paradjanov ne possédait que peu de respect et d'admiration pour sa race. Galéjade ou réalité ? lui seul le sait. Et là se place le paradoxe. Comment ce fils d'émigré, qui ne connaît par l'arménien, qui grandit et se forme au contact de la pensée russe, qui ne s'est apparemment jamais penché sur sa culture d'origine, en vient-il subitement à s'intéresser à l'un des plus prestigieux représentants de notre patrimoine culturel ? Bizarre, ne trouvez-vous pas ? La réponse viendra d'elle-même lorsque

nous nous pencherons, plus loin, sur les motivations profondes de ce choix.

Et puis, tout à coup, c'est l'« événement ». 1964 : « Les Chevaux de Feu » (2), dont le thème est la vie d'un petit peuple des Carpathes : les « Goutzouls ». Avec ce film, Paradjanov nous donne une image absolument nouvelle de lui. Il était un illustre inconnu. Il devient célèbre du jour au lendemain. Quelle mouche (inspiratrice ?) l'a-t-elle donc piqué ? Mystère. Ou plutôt nous pouvons déceler dans ce geste l'éveil créateur d'un grand artiste qui a décidé de traduire et de livrer au grand jour une partie de ses phantasmes (si j'emploie ce mot, c'est à dessein, et nous verrons plus loin pourquoi). A cette occasion, référons-nous à l'une de ses déclarations : « J'avais toujours été attiré par la peinture et je me suis habitué à considérer chaque cadre cinématographique comme un tableau indépendant. Je sais que ma mise en scène se dissout volontiers dans la peinture et là est sans doute ma première faiblesse. Dans la pratique, je choisis souvent la solution picturale, plutôt que la solution littéraire. Et la littérature qui m'est accessible est celle qui n'est en fait que peinture transposée » (3).

Non, ce n'est pas possible. On croit rêver ? Paradjanov serait-il un visionnaire ? Pourquoi ? Tout simplement parce que la définition qu'il donne de son art s'applique, au micron près, si je puis m'exprimer ainsi, à la thématique de son film « Sayat Nova » qu'il tournera en 1968.

[...] « Cadré cinématographique... Tableau indépendant... peinture... » [...]

Et c'est ainsi que se présente le film. Une succession de tableaux symboliques juxtaposés qui composent une véritable fresque vivante (4) (5). Notons, à cette occasion, l'importance primordiale que le réalisateur accorde à l'harmonie des couleurs et à leur symbolique, avec une prédominance pour le rouge, le blanc et le noir.

Avant de nous aventurer plus loin dans l'analyse (laquelle se bornera, je tiens à rassurer le lecteur, à la dramatique de l'œuvre et non au déroulement chronologique des faits) penchons-nous sur la personnalité de Paradjanov et les motivations qui l'ont conduit à cette réalisation.

« Amour, désespoir, solitude, mort, voilà les fresques de la vie humaine. »

Paradjanov.

Si l'on veut rapprocher Paradjanov d'un courant de pensée dans l'art, c'est sans aucun doute du symbolisme et encore plus du surréalisme que l'on peut le faire : « Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée » (6).

C'est ce qui l'a conduit à cette construction déroutante mais à la fois fascinante de l'œuvre.

Doué d'une vie intérieure intense et puissamment créatrice, Paradjanov ne s'intéresse pas à la matérialité des faits et des événements, mais plutôt à leur contenu, à leur essence intime, qu'il perçoit avec sa propre sensibilité. Son imagination alors vagabonde et le symbole apparaît. La grenade et son jus rouge qui coule et s'étale ne représente pas seulement le sang, mais aussi le fluide immatériel qui caractérise notre vie intérieure, notre âme.

Il en profite alors, usant du « langage automatique » cher aux surréalistes, pour y associer l'image d'un poignard effilé, instrument de mort. La vie, la

mort : deux mots. Une image. Deux états de l'homme dans ce monde.

Sayat Nova n'a pas toujours eu une vie facile et dorée. La fréquentation des grands lui a apporté maintes souffrances et vicissitudes. Alors, Paradjanov, confondant sa propre vie de poète et de créateur à demi-enchaîné, a projeté à travers le troubadour ses propres tourments intérieurs. Il s'est identifié à lui en libérant ses propres forces créatrices. Mais la créativité de l'homme ne peut positivement exister que s'il lui a été permis de s'imprégner au maximum de sa culture.

Images concrètes de l'enfance du poète parmi des monceaux de livres sur lesquels il se penche. Hommage au patrimoine littéraire qui ne peut disparaître malgré les affres du temps qui passe :

« A même le sol, le tapis de feuilles bruisse et claque sous la bourrasque mais aucune d'entre elles ne s'envole. »

Esprit brillant, supérieur, conscient de sa valeur :

« Bien qu'il n'est point ni roi, ni khan, ni vali,



Sayat Nova n'est point semblable au serf.

Il y a des êtres qui s'intitulent de noble race. Moi, on m'appelle Sayat Nova, et me suffit d'être le troubadour du roi de Géorgie » (7).

Mais, sachant rester modeste :

« Je suis de la plèbe et ne veut point être prince » (7).

Sayat Nova a beaucoup souffert de l'incompréhension qu'il a suscitée. Même sa quête auprès de la femme qu'il aime reste vaine. Paradjanov le traduit par un cupidon tournant sans cesse derrière une fenêtre : symbole du temps qui passe (le monde tourne) mais aussi de l'amour tyran qui rend malheureux. Incarnant en cette femme inaccessible l'idéal de l'amour absolu, Sayat Nova cristallise en elle sa conception d'un amour universel :

« Tu scintilles le monde entier plus merveilleux que le soleil,

Parfumée comme le cardamome, l'œillet, la cannelle et la rose,

Tu es pour moi fleur rouge des champs, lys des vallées » (7).

Vers qui nous permettent d'affirmer l'identité de pensée du poète et du cinéaste lorsque Paradjanov déclare :

« Je tombais immédiatement amoureux de ce sentiment infiniment pur de la beauté, de l'harmonie, de l'infini. On y percevait cette ligne où la nature devient art et où l'art devient nature » (3).

De même l'hommage rendu à la musique fraternelle à travers le Kémantcha du poète :



« Tu réjouis plus d'un cœur triste et du malade arrête la fièvre, quand ta douce voix se fait entendre, qui te caresse entre en extase. Exhauce les vœux des êtres humains, clamant longue vie à ton joueur tant que sera Sayat Nova, beaux jours vivra mon Kémantcha » (7).

La vie n'a d'importance que dans le bonheur. Les fastes de la cour ne sont que vanité et appauvrissent l'homme. Pendant que les uns s'amuse, les autres détruisent : sur fond de jeux de cour, des cavaliers (des barbares et, détail révélateur, Sayat Nova les a voulu montant le cheval sans selle) passent. Procédé cinématographique de l'inclusion d'une action dans un tableau principal. Profonde satire de la vie monastique et de la religion source d'obscurantisme par le fanatisme et la servilité qu'elle impose aux hommes qui sont réduits à l'état de cloportes se glissant à grand peine dans des trous qui leur servent de logement.

Paradjanov oblige ainsi le spectateur à réfléchir. Il cherche même à le choquer par des images insolites. Celles du pain et de la cendre mélangés. Celle du mouton égorgé, symbole païen.

Mais la gloire finale en revient au peuple qui doit s'élever par l'art en oubliant sa misérable condition. La puissance évocatrice de l'image de ces

moutons (les hommes) qui envahissent l'église dénonce clairement l'état bestial et servile dans lequel on veut les confiner.

Le peuple se retrouve dans cet homme qui construit le mur avec application, ménageant des emplacements, où prennent place des vases véritables résonateurs portant les chants du peuple à travers les âges.

A travers cette image peut-on avancer l'hypothèse que Paradjanov ait dépeint à la manière d'un poète visionnaire sa propre immortalité ?

C'est le souhait le plus cher de tout créateur, et on peut bien lui pardonner cette démarche !

Certains pourront d'ailleurs lui reprocher de pratiquer un art de spécialiste beaucoup trop hermétique, et donc inaccessible aux masses populaires.

Mais libre est le créateur.

Et Paradjanov ne semble pas être de ceux qui font de l'art sur commande !...

PARADJANOV SUR LE PLATEAU

A la tâche, Paradjanov se montre un homme excessivement exigeant. Il prépare ses plans avec une minutie maniaque, réglant chaque détail lui-même (à la manière d'Eisenstein, c'est vrai, qui dessinait entièrement ses plans de tournage dans les moindres détails).

Colérique, il s'emporte facilement pour le moindre détail. Pointilleux et capricieux, il modifie un costume ou un décor à la dernière minute, ne ménageant ni les techniciens, ni les acteurs. D'ailleurs, pour lui, l'acteur est un véritable objet, une mécanique, que l'on modèle et fait fonctionner à volonté. Aucune initiative personnelle ne lui est laissée.

Malgré ce, il sera bien accueilli en Arménie soviétique où toutes les facilités lui seront accordées pour le tournage, en dépit de quelques réticences internes.

Paradjanov, peintre de la nature humaine et de la vie intérieure de l'homme, nous laisse, avec Sayat Nova, un bel exemple d'exploration d'un subconscient mystérieux et puissamment créateur. Bien des questions restent posées. Bien des énigmes à déchiffrer. Puisse ce modeste écrit avoir contribué à mieux connaître « Le Phénomène Paradjanov », pardon, Paradjanian !

Jean-Claude DER KRİKORIAN
avec la collaboration de A. VARBEDIAN.



- (1) D'après « Documentation de presse, Revue du Cinéma « Télérama » ».
- (2) Prix spécial du jury pour la couleur et les qualités artistiques exceptionnelles au Festival de Mar Del Plata en 1965.
- (3) Entretien recueilli par Claude-Jean Philippe (Télérama) 1965.
- (4) A propos de fresque : après « Les Chevaux de Feu », Paradjanov a commencé la réalisation d'un film intitulé : « Les fresques de Kiev » et qui a été ensuite abandonné. On ne sait pourquoi.
- (5) Au moment du tournage de « Sayat Nova », Paradjanov venait de terminer un court documentaire sur la vie d'un peintre arménien né à Tiflis et contemporain du poète : Hagop Hovnathanian, dans la peinture duquel on trouvait des personnages du film en chantier.
- (6) Définition du surréalisme selon André Breton dans son manifeste du surréalisme (extrait) Collection « Histoire de l'Art » - « Le surréalisme », p. 98 - Editions Rencontre.
- (7) « Sayat Nova » - « Quelques poèmes et pensées », de M. Arsénian - Editions Astrid.

Jacques Kayaloff raconte ...

Ma mère en costume de gala des Arméniennes d'Armavir en 1894, avant son mariage. (Elle a fait cadeau de ce costume au Bolshoi Théâtre de Moscou).



Mon père en 1894 à Kislovodsk avant son mariage.

mes parents

ALORS QUE la construction du chemin de fer vers Armavir n'était pas encore terminée, ma mère et ses cousins, dont le futur père d'Henri Troyat, prenaient une diligence jusqu'à Rostov sur Don, d'où les trains fonctionnaient normalement avec Moscou. Par précaution, les jeunes étaient accompagnés par un commis d'une maison de commerce appartenant à leurs parents.

A Moscou, toute la jeunesse se réunissait chez l'agent perpétuel de toutes les maisons de textiles arméniennes qui habillaient le Caucase du Nord. L'agent, un homme posé et beau garçon, épousa une Allemande qui trouvait sa vocation de réunir tous les dimanches la progéniture des clients de son mari pour dîner. La jeunesse s'ennuyait chez elle et les plus âgés évitaient d'y aller. Mon père était parmi les débrouillards ; mais il n'a même pas remarqué sa future femme parmi les adolescentes.

Il fut bien surpris de la rencontrer une décade plus tard à Kislovodsk, ville d'eau du Caucase à la mode. Elle était jolie et vive dans ses réparties. Quand un télégramme avisa ma grand-mère paternelle que son fils était fian-

cé avec Lisa Bagdassaroff (= Bagdasarian), elle fut tellement contente qu'elle se précipita dans sa chambre et brûla tout le contenu de son bureau. La légende dit que, parmi les lettres d'amour, etc... consumées par le feu, il y eut aussi quelques valeurs de prix.

Le mariage a été célébré à Moscou. Pendant le dîner, les 41 invités ont consommé 23 bouteilles de vin et 16 bouteilles de champagne sans compter les nombreux verres de vodka, de cognac et de liqueurs.

Après quelques mois de mariage, mon père reprit ses vieilles habitudes d'aller au club pour jouer aux cartes avec ses amis. Comme mon père ne tenait pas trop à s'associer avec son père qui était devenu grognon à son âge avancé, il a créé une maison de papier en gros. Entre autres, il fournissait le papier à « *Byloe* » publié par le fameux V.L. Bourtsev et je doute fort qu'il était payé. Il a sauvé de la faillite A. Gordon, le grand-père d'Hélène Gordon (Mme Pierre Lasareff), créatrice de la revue « Marie Claire ».

Mon père gardait toujours la foi dans l'être humain et quand sa femme lui reprochait d'avoir été dupé encore une fois, il lui répondait : « Lisa, pourquoi je dois m'inquiéter. C'est

mon adversaire qui doit avoir une mauvaise conscience ! ».

En revanche, la Providence lui a réservé une mort facile. La garde-malade lui servit une tasse de thé que mon père demanda d'être remplacée par un verre de Porto. Il est décédé en dégustant sa boisson.

Ma mère n'aimait pas Rostov, ni les réunions de famille, ni la vie provinciale. Je me rappelle les déjeuners chez une tante de papa où, pour tuer le temps, je feuilletais les livres illustrés par Gustave Doré. La similitude du paradis, de l'enfer, de la Terre Sainte, de l'Italie, de Paris, etc..., me révoltait et m'a dégoûté pour le restant de mes jours...

En 1908, quand mon père a dû liquider son affaire, ma mère l'a persuadé de déménager à Moscou. L'état des finances de mon père eut une influence sur la composition de notre cercle d'amis : les parents riches nous évitaient. Au lieu de les rencontrer, un différent cercle se forma dans notre maison.

Mon père ne pouvait pas exister sans passer une partie de la soirée dans le *Literatournyi Khoudojedtvenyi Kroujok*, un club fondé par Valerii Buisov, bien connu partout en Russie pour ses poèmes et ses recherches, et par Ivan Ivanovitch Popov, l'éditeur

mes parents

d'une revue de femmes *Jenskoe Delo*. Malgré son nom typiquement russe, Popov gardait un accent allemand. Il suivait les finances du club et ne manquait pas de se plaindre aux membres du club. « Zak a de nouveau mangé pour vingt roubles ! », disait « Fan Fanovitch ». Zak était un secrétaire de V. Nemirovitch-Dantchenko qui, avec Stanislavsky, dirigeait le Théâtre Artistique de Moscou. Le pauvre Zak vivait sur un salaire piteux, mais adorait son travail. Les remarques de Popov provoquaient des sourires, car personne ne croyait que Zak sera suspendu du club pour ne pas honorer ses dettes. D'ailleurs, quand son crédit était à bout, mon père l'amenait à la maison pour dîner et lui prêtait de l'argent de poche.

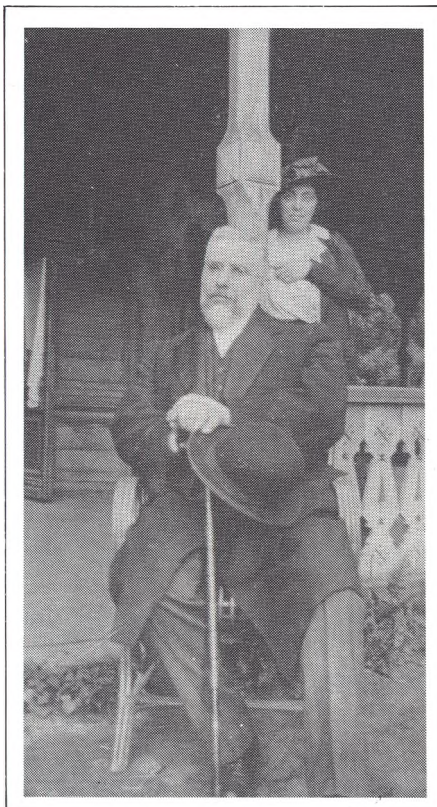
Mon père est devenu très populaire à Moscou, surtout dans les cercles artistiques. Quand ses amis n'avaient plus un rond, notre salon devenait alors une salle d'exposition et mon père montrait les toiles à ses amis. Une amie me disait que son père resterait toujours un marchand en gros car il achetait les tableaux par douzaine.

Ma mère allait à toutes les premières du Théâtre Artistique et ma sœur et moi l'attendions couchés dans nos lits pour entendre ses impressions. Elle était aussi membre d'une société « *Estetika* » où Balmont et Verhaeren lisaient leurs poèmes. Dans une soirée à la mémoire de Tolstoï, Briusov qui présidait n'a pas voulu entendre un poème de Maïakovski qui commençait par les paroles suivantes : « J'adore voir les enfants mourir » et l'a fait sortir de la salle.

Briusov était nu ami de toute la famille. Je me rappelle de ma visite dans son bureau où il n'y avait qu'une seule tache gaie, c'était une toile de Sapounov, un peintre de grand talent, mort en se baignant dans la Mer Baltique (1). C'est pendant cette période que Briusov a commencé à s'intéresser à la poésie arménienne du Moyen Age. Pour l'aider dans ses recherches, sa femme, d'origine tchèque, apprit l'arménien. Briusov était toujours morose et ressemblait à son portrait peint par M. A. Vrubel lorsqu'il était dans un hôpital d'aliénés.

Dans cette nouvelle ambiance, ma mère s'est débarrassée des meubles amenés de Rostov et a commencé à collectionner l'Empire Russe du début du XIX^e siècle. Parmi ses fournisseurs il y avait un paysan qui rachetait les meubles pris des propriétés brûlées pendant la révolution de 1905. Il ne pouvait pas prononcer le mot « cadran » (en russe - ziferblat) et nous l'appelions par le mot tronqué qu'il employait : Finterblat.

Parmi les amis de ma mère étaient M.V. Tchelnokov, maire de Moscou et



Ma mère se cachant derrière M. V. Tchelnokov, le maire de Moscou, et le député élu par la ville. La photo était prise dans la maison des Chialapine en 1916.

député ; V.A. Maklakov, brillant avocat et aussi député ; le général Remisov et M.F. Khodasevitch, fameux avocat connu pour son rôle dans la partie civile. Ce dernier était le frère aîné du poète et était atteint d'une maladie incurable : l'épilepsie. Il nous téléphonait d'avance lorsqu'il sentait que son mal s'approchait et il disparaissait de la circulation pendant quelques semaines. Le général Remisov fut tué pendant la guerre mondiale et j'ai suivi son cercueil pendant l'enterrement à Moscou.

Mes parents ont rencontré Tchelnokov pendant leur voyage à Paris. Il partageait avec eux un compartiment du wagon de chemin de fer. Comme

ma mère pleurait (elle venait de laisser sa petite fille à Rostov), il l'a consolée en tachant de se faire petit : Il était de grande taille et boîtaît toute sa vie, car dans son enfance, jouant sur un arbre, il tomba et endommagea son genou que les médecins n'ont pas pu guérir.

En 1921, en arrivant de Batoum à Paris, sans un sou dans ma poche, je fus reçu par les Maklakov (lui et sa sœur) à bras ouverts. Il était le dernier ambassadeur russe nommé par le gouvernement provisoire auprès du gouvernement français. J'étais assuré d'un bon repas par jour quand je déjeunais chez eux, 79, rue de Grenelle. Les Maklakov occupaient seulement le rez-de-chaussée, car le dernier ambassadeur du tzar (Isvolski) avait emporté ses meubles et le bel étage était vide. Mais l'argenterie, cadeau à l'ambassade par une des impératrices (je crois que c'était Anna Ivanovna) était toujours bien astiquée et le service était parfait. J'ai rencontré chez eux le tout Paris. Un après-midi, quand nous étions en train de prendre le café, Loudon, alors ambassadeur des Pays Bas (2), déclarait que les hommes russes prenaient les emplois de chauffeurs de taxi ou de danseurs et que les femmes russes se débrouillaient mieux en exil. Les Maklakov le contredisaient et comme exemple se sont tournés vers moi : « Voilà, Jacques travaille dans une banque ». Alors Loudon m'a demandé si j'étais russe. « Arménien » fut ma réponse nette.

La sœur de V.A. Maklakov était typiquement russe. Elle ressemblait comme une goutte d'eau à Nadia Boulanger que j'ai connue plus tard.

En passant par Paris, je suis allé visiter Mlle Maklakov dans un hôpital. Elle était mourante. Son frère est décédé quelques années plus tard. Il a été enterré par son ami Vassiltchikov qui appartenait à la même Loge d'Orient et était un Franc-maçon de 32 ou 33 degrés.

Après que ma sœur eût perdu son mari qui est mort d'une phtisie galopante en 1925 et que ma mère soit restée veuve en 1927, elles vinrent me rejoindre aux Etats-Unis en 1933.

Jacques KAYALOFF.

(1) Il a dessiné les costumes pour « Hamlet », présenté par le Théâtre Artistique avec les paravents de G. Kreg en 1911.

(2) Il a été élu Président de la Société des Nations.

« AZNAVOUR, sur ma vie »,
par Gérard BARDY :
enfin la vérité sur la vedette,
sa gloire... et ses ennuis

Après les ennuis judiciaires qui le hantent depuis trois ans et sa condamnation à un milliard de centimes d'amende, Charles Aznavour arrive en librairie.

Aznavour se trouve-t-il contraint à l'exil ? Aujourd'hui, tout est encore possible. Il sera sur la scène de l'Olympia à partir du 10 janvier, et pourtant, une question demeure : la sanction judiciaire n'a-t-elle pas déjà estompé le vrai, l'attachant personnage Charles Aznavour ?

Dans « Aznavour - Sur ma vie... » qui vient de paraître aux éditions Pygmalion, notre confrère et ami, Gérard Bardy (de l'Agence France-Presse) raconte la vie et la carrière du chanteur le plus payé du monde.

D'une plume alerte, le récit nous plonge dans le Paris des années 20 où la famille Aznavourian s'installe après avoir été chassée d'Arménie. Dans

le restaurant familial, au théâtre arménien, puis à l'école du spectacle, c'est l'époque d'une jeunesse turbulente, bientôt perturbée par la guerre. C'est le temps de la vache enragée, des « prête-moi dix balles »... et des crochets et petits galas du duo Roche-Aznavour. Pendant vingt ans, sa drôle de voix pleure après le succès... Puis, c'est la rencontre Piaf-Aznavour. Gérard Bardy raconte les huit années passées dans le sillage d'Edith par l'aspirant-vedette. Les grands débuts, la gloire, la carrière internationale.

Le récit fourmille d'anecdotes, de portraits, d'aventures hors du commun. On y retrouve tous les grands noms du music-hall. Rien n'a été laissé dans l'ombre, pas même la façon dont le milliardaire du disque s'est trouvé happé par le fisc.

Dans « Sur ma vie » Charles Aznavour apparaît tel qu'il est, avec sa rage de vaincre, sa passion d'aimer, sa sensibilité et son talent à fleur de peau.

Un livre à plus d'un titre étonnant que se doivent de lire tous ceux qui admirent



Aznavour, mais aussi, ceux qui veulent en savoir plus sur les cibles-vedettes des contrôleurs du fisc.

● « AZNAVOUR - SUR MA VIE... » par Gérard Bardy, éditions Pygmalion, 117, rue de l'Ouest, Paris 16^e (200 pages, 16 photos) ; préfaces de Charles Aznavour et Jacques Lanzmann. Prix : 37,50 F.



**Mouvement des Démocrates
de Michel Jobert
8^e circonscription**

M. Jacques Cassabalian, le docteur Pierre Astich-Grand sont à la disposition des sympathisants au Mouvement.

Pour tous renseignements ou rendez-vous, téléphoner tous les après-midi, à partir de 14 heures, au 93.32.97.

« Le Provençal »
2 février 1978.



**M. Terzan, astronome
à l'Observatoire de Lyon,
a reçu le Prix Henri-Rey
décerné par la Société
Astronomique de France**



Avant de présenter, hier, au Palais du Commerce, une conférence sur « Les étoiles variables pulsantes », M. A. Terzan, astronome à l'Observatoire de Lyon (Saint-Genis-Laval) s'est vu remettre le Prix Henri-Rey — symbolisé par une médaille d'argent — par M. Philippe de la Cotardière, Secrétaire général de la Société astronomique de France.

En la personne de A. Terzan, cette haute distinction (fondée en 1926 et attribuée l'an dernier à Albert Ducrocq) récompense tout autant le chercheur — qui découvrit de nombreuses étoiles variables et publia notamment une brochure sur ce sujet — que le président de la Société astronomique de Lyon, qui en dix années de mandat (il fut élu en 1968) contribua largement à la diffusion de l'astronomie.

Ainsi que devait le souligner M. Albert Cicéron, trésorier de la Société astronomique de Lyon, « M. A. Terzan en sachant allier la compétence au dévouement et à l'efficacité, est parvenu à doubler l'effectif de la Société astronomique de Lyon (200 membres titulaires et de nombreux sympathisants) et à dynamiser cette association qui regroupe professionnels et amateurs et organise des cycles de conférences très suivis ».

Titulaire d'une licence de mathématique et de physique de l'Université d'Istanbul, M. Terzan fut enseignant à Oyonnax (Ain) de 1957 à 1958, avant d'entrer au C.N.R.S. de Lyon. Formé par M. Dufay, ancien directeur de l'Observatoire, A. Terzan se consacre à la recherche astronomique depuis bientôt vingt ans et peut être considéré comme l'un des plus éminents spécialistes des étoiles variables.

M. Agop Terzan est diacre à l'Eglise arménienne Saint-Jacques de Lyon.

Paru dans
« Le Progrès »
Le 18/12/1977.

**Silhouette turripinoise :
Wilson Tahmazian**



Turripinois depuis 1972, M. Tahmazian veille sur le centre nautique dont il est responsable. Ce garçon s'est intégré avec bonheur à la vie sportive de notre cité. Lui-même sportif de grande classe, ses résultats en compétitions de natation le prouvent : champion Dauphiné-Savoie sur 1.500 m. vainqueur à deux reprises des championnats de sauvetage, etc...

Il fait bénéficier les sociétés locales sportives de toute sa compétence et de son esprit sportif. A nomination à la présidence de l'Office Municipal des Sports en est la juste récompense. D'ailleurs, à ce titre, il donne rendez-vous aux sportifs turripinois pour la prochaine journée omnisports qui est en voie de préparation.

« Le Dauphiné-Libéré »

DEPANNAGES

OK

50-50-50

JACK ARSLANIAN

PEINTRE -:- PHOTOGRAPHE
PORCELAINISTE

12, RUE MOUSTIER, 19
13001 MARSEILLE

TEL. : 54.37.75

CHAUSSURES

SAN REMO

5, Cours Saint-Louis, 5
13001 MARSEILLE
☎ 54.01.56

**Librairie arménienne
H. Palouyan**

DISQUES
REVUES DIVERSES
LIVRES

Point de vente « ARMENIA »

9, RUE DE TREVISE - 75009 PARIS ☎ 523.24.97

● ● ●
**L'Archevêque de Canterbury,
Chef de l'Eglise Anglicane,
en visite à Erevan**

La visite que l'Archevêque de Canterbury, le Docteur Frederick Donald Coggan a rendu à Echmiadzine, du 29 septembre au 3 octobre peut être considérée comme un événement historique. Il fut l'hôte de Sa Sainteté Vasken 1^{er}, Catholikos et Patriarche Suprême de tous les Arméniens. Ce dernier avait invité à cette occasion Sa Béatitude, le Patriarche Yerishé Derderian de Jérusalem ainsi que les représentants des principaux diocèses arméniens du monde tels que Mgr. Seropé Manoukian, de Paris.

L'un des moments les plus émouvants de cette visite fut le dépôt de la gerbe au Mémorial des Martyrs du Génocide de 1915, monument érigé sur une colline dominant Erevan.

Le Docteur Frederick Donald Coggan demanda à sa Sainteté Vasken 1^{er} de nommer un délégué au Congrès des évêques anglicans qui se tiendra en 1978 à Lambeth Palace, résidence officielle de l'Archevêque de Canterbury, à Londres.

« Armenian Reporter »
13 octobre 1977.



**Cathy Berberian à Liège :
un caméléon vocal**

S'il y avait une justice, tous les professeurs de chant et leurs élèves, tous les amateurs de beau chant, et tous les gens de goût auraient dû assister au récital que Cathy Berberian vient de donner au Conservatoire de Liège.

Ce « Vocalecturécital » a certes un but didactique : partant des origines physiologiques du cri et du chant pour aboutir à John Lage, pour dresser en deux heures un panorama de toutes les techniques vocales, de tous les styles, de tous les genres.

Cathy Berberian est un professeur savant mais plein d'humour et une cantatrice dont la fantastique souplesse vocale lui permet d'aborder tous les répertoires, avec le même bonheur. Son gosier, qui doit receler quelque ordinateur, parle toutes les langues, pour peu qu'il y ait de la musique dessous.

Recherchant les sonorités authentiques des chants hotentots ou arméniens, les résonances d'église du grégorien ; abordant les chants paillards des troubadours ou les virtuosités du bel canto, la sublime simplicité de Dowland ou de Purcell, l'expressivité de Monteverdi, la vivacité des récitatifs mozartiens, la retenue de Debussy ou de Ravel, le « Sprachgesang » de Schoenberg, et tant d'autre (K. Weill, spirituals), elle termine par le feu d'artifice de l'« Aria » de John Cage.

Cathy Berberian explique, interprète, met à contribution vocale son accompagnateur au clavecin et au piano, le parfait Harold Lester, avec une prodigieuse aisance. On est sidéré par sa faculté de modifier le timbre à changer de technique, à l'adapter à chaque style. Et cela ne relève jamais du simple didactisme. On sent en elle l'artiste possédée par la musique et la passion de chanter.

« Le Soir »
de Belgique
Mercredi 26/10/1977.

JANSEM au Lacydon

Jansem, que la galerie Lacydon expose depuis jeudi, occupe une place importante parmi les maîtres de la peinture contemporaine. Les œuvres que MM. Zoccola et Pugnot ont rassemblé ajoutent, à l'intérêt de la documentation, celui d'être entièrement inédites, elles arrivent tout droit de l'atelier d'Issy-les-Moulineaux et c'est une sorte d'hommage que rend l'artiste au public marseillais. On peut se demander comment celui-ci réagira à une représentation de la vie qui est en complète contradiction avec les thèmes colorés et le plus souvent joyeux des artistes familiers au Midi. Jansem semble porter en lui le poids des malheurs de sa patrie de naissance, l'Arménie. Lorsqu'il vint en France, à onze ans, il avait connu la guerre, les persécutions, la banlieue parisienne,

habituelle terre d'asile des immigrés, éclaira peu sa jeunesse et si, très tôt, ses dons de dessinateur domptèrent la forme des choses qu'il représentait, sa création demeura marquée par la gravité. Fils d'un peuple écorché, traditionnellement éprouvé, Jansem, comme tout Arménien, a toujours su le prix incommensurable de la joie ; aussi en livre-t-il peu. Dans les vingt grandes toiles qu'on nous propose, à peine trouve-t-on un seul sourire, celui d'une jeune mariée. L'ensemble de l'œuvre, traitée selon le thème général de « La Mascarade », s'ordonne selon une allure pensive, tendue ; elle confine quelquefois à la scène grotesque. Une anxiété décelable soud derrière ces visages rigides, à la gravité ingrate, affinisés à force de misérabilisme, grinçants et déconcertés devant l'inéluctable.

Mais si cette peinture d'une humanité triste, dépouillée, assez désespérée met quelquefois mal à l'aise, la facture elle-même des tableaux permet de découvrir un maître dans l'aisance du dessin, le fini des attitudes, les audaces d'éclairages comme venus du dessous ou des bords de la toile.

Dans presque toutes les compositions, les personnages se détachent sur un fond obscur ; leurs attitudes, soutenues par des tonalités acides — rose, jaune clair — prennent alors un étonnant relief, de légers cernes au pinceau noir viennent pour finir souligner l'intention du créateur, ultime touche de l'extraordinaire dessinateur qu'est Jansem. Un grand nombre de lithographies et d'aquarelles confirment d'ailleurs, pour le plus grand plaisir de l'œil, ce magistral coup de crayon.

« Le Méridional »
15 janvier 1978.



Les célébrations communes de la Semaine de l'Unité ont rassemblé les chrétiens de Lyon, à Saint-Bonaventure et à St-Jacques des Arméniens

La semaine de prières pour l'Unité est maintenue chaque année à Lyon l'occasion pour les Chrétiens non seulement d'approfondir leurs connaissances de la liturgie de l'une ou l'autre de leurs églises, mais de participer à leurs célébrations liturgiques.

Connaissances et participation se révèlent en effet deux des éléments essentiels de la poursuite d'un dialogue œcuménique ne se contentant pas d'approches approximatives et superficielles.

C'est dans cette perspective que toutes les églises chrétiennes étaient présentes, samedi soir, à la messe de l'Unité à Saint-Bonaventure et hier à Saint-Jacques aux complies de l'église arménienne apostolique. L'homélie de Mgr. Sahagian, évêque arménien à la messe romaine et celle du père Bonjean aux complies arméniennes, commentaient le thème de la semaine de l'Unité : « Vous n'êtes plus des étrangers : c'est le Christ qui est notre paix, de ce qui était divisé, il a fait une unité.

Il a détruit le mur de séparation, la haine. Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin et la paix aussi à ceux qui étaient proches. Ainsi, vous n'êtes plus des étrangers, ni des émigrés. Vous avez été intégrés dans la construction, qui a pour fondement les apôtres et les prophètes et Jésus Christ lui-même, comme pierre maîtresse ».

Le cardinal Renard, qui avait concélébré samedi la messe de l'Unité, le pasteur Monsarrat, président régional de l'Eglise réformée, le pasteur Kaltenmark de l'Eglise luthérienne et les représentants des églises chrétiennes étaient accueillis hier à la paroisse Saint-Jacques par Mgr. Sahagian et les fidèles de l'église arménienne apostolique.

Le père Michalon du Centre Unité Chrétienne avait pareillement accueilli, samedi à Saint-Bonaventure, les responsables des diverses communautés chrétiennes. Les prières pour l'Unité se sont succédé dans ces deux célébrations communes en français, en latin et en arménien, exprimant l'espérance de la chrétienté en marche vers l'unité. Cette marche vers l'unité a été aussi évoquée et commentée hier au cours des messes et des cultes de paroisse dans le souvenir de l'abbé Couturier,

dont la conception de l'œcuménisme a permis à la semaine de l'Unité de se répandre dans toutes les églises du monde.

A la paroisse Saint-François par exemple, le père Paul Gay, qui est l'adjoint du père Michalon au Centre Unité Chrétienne, rappelait que c'était précisément dans cette paroisse que la première semaine dans ses perspectives universelles, fut organisée par l'abbé Couturier, il y a juste 45 ans et il a cité un passage du livre tout récent, où le père Jean Comby présente, sous le titre : « L'Evangile au confluent » 18 siècles de Christianisme à Lyon. En quelques lignes, le condensé fidèle de la pensée de l'abbé Couturier, qui anime désormais chaque année la semaine de prières : « L'Unité ne peut être le fruit du prosélytisme d'une église par rapport à une autre... Comme elle ne peut venir que de Dieu, elle doit être l'objet de la prière de tous les Chrétiens. Chacun dans son groupe doit reconnaître les fautes commises au cours de l'histoire contre l'unité. Si chaque église est fidèle à sa tradition et à la prière, Dieu ne peut refuser aux chrétiens l'unité pour laquelle le Christ a prié ».

« Le Progrès » A. P.
Le 22/1/1978.

CONFISERIE EN GROS (Vente aux Particuliers) -:- DRAGEES

SPECIALITES : Corbeilles de Fleurs garnies
et grand choix d'emballages

MAISON "NAJA"

10-12, RUE DE L'ARC - 13001 MARSEILLE
TELEPHONE : 54.05.69

Fourniture : MARIAGE -:- COMMUNION -:- BAPTEME

— POUR LUNCH ET APERITIF —
Amandes - Arachides - Pistaches - Noisettes, etc...
grillées - salées — Biscuits salés et sucrés



Marten Yorgantz

né le 24 juin 1946
à Istanbul (Turquie).

Arménien de père et de mère, il commence à chanter en 1964 à l'Hôtel Hilton d'Istanbul où il reste 3 ans, interprétant la plupart de ses chansons en anglais et en italien.

Il gagne un micro d'or dans un festival balkanique ce qui lui permet d'enregistrer plusieurs 45 tours.

En 1967, il décide de quitter la Turquie pour toujours et arrive en France accompagné de sa mère. Par amour pour le folklore de son pays, il travaille à le rendre populaire par la création d'une musique moderne arménienne.

En 1974, il ouvre un restaurant de spécialités arméniennes « La Cappadoce », 3, rue de Marivaux à Paris (2^e), où il chante tous les soirs devant un public conquis par la chaleur et la nostalgie de sa voix.

Son premier 33 tours en langue arménienne sort en 1976 et remporte un grand succès.

Actuellement il vient de sortir un nouveau 33 tours en langue arménienne et un 45 tours en langue anglaise qui dans un genre différent nous démontrent bien les multiples facettes de son talent.

Il va bientôt partir pour une tournée de galas en Iran, au Canada et de nombreux pays où il peut ainsi poursuivre son but qui est de faire connaître au monde la richesse et la beauté de la culture arménienne et prouver ainsi l'existence d'un peuple.

**Union Générale de Karpout
Section Saint-Antoine
Marseille**

L'Union Générale de Karpout et la Jeunesse Arménienne de Karpout informent la communauté arménienne de Marseille que la section féminine de Karpout vient d'être créée.

Le samedi 10 décembre 1977 a eu lieu la création de la section féminine de Karpout, 15 membres ont adhéré à cette nouvelle section.

Toutes personnes voulant adhérer à la section féminine de Karpout sont priées de communiquer avec la Présidente Mlle Nadjarian. Tél. : 51.31.36 La Gavotte.

L'Association des « HAI HARINOUCHE » de Marseille présente :

« BAGDASSAR AGHPAR » comédies en trois actes de Hagop Baronian, dimanche 19 février 1978, à 16 heures à la Maison Arménienne de la Jeunesse et de la Culture (Salle Vaspouragan), 12/14, rue Saint-Bazile, Marseille. Entrée : 25 F.

**Ecole de Jeunes Filles
Arméniennes
« Tebrotzassere »**

(Enseignement Secondaire)
Tél. : 927.01.72 LE RAINCY
1, boulevard du Nord

**Nouveau rassemblement
autour de l'Ecole
Tebrotzassere**

Au cours de cette dernière décennie dans plusieurs centres de la Diaspora, l'Ecole Arménienne a fait preuve d'une grande vitalité.

Partout de nouvelles écoles se sont ouvertes et quelques-unes ont déjà des centaines d'élèves. Même dans les pays les plus avancés, comme le Canada et les Etats-Unis on

**L'Association
des Arméniens
de Martigues
Etang de Berre**

Campagne Arnaud
13920 St-Mitre-les-Remparts
Tél. : 80.18.00

Organise :

le 17 février 1978

une soirée Diapos
intitulée :

**« PROMENADE
EN ARMENIE »**

qui aura lieu dans la salle
J. PREVERT - MARTIGUES

Le 15 mars 1978

**une conférence-
débat
avec Y. TERNON**

qui présentera et dédicacera son livre : « Les Arméniens, Histoire d'un Génocide », qui aura lieu dans la Salle du Grès, à Martigues. M. TERNON pourra traiter le même thème dans d'autres villes du Sud-Est, à la même époque.

Nous prévenir si cette proposition vous intéresse.

commence à apprécier les avantages que présente l'Ecole Arménienne. Sur le plan de l'enseignement elle entre avec succès en compétition avec les institutions scolaires locales, mais en plus avec sa bonne discipline, son ambiance spécifique et ses cours de langue et d'histoire Arméniennes, elle contribue à doter les jeunes arméniens de la conscience de leur race et à leur inculquer les qualités qui ont assuré la réussite du peuple arménien.

Plusieurs parents d'élèves encouragés par le nouvel élan pris par les Ecoles Arméniennes ont formé des Associations

pour aider moralement et matériellement ces établissements.

Le Comité des Dames de l'Ecole Tebrotzassere qui suit avec intérêt ce mouvement de renouveau, a la profonde conviction que l'Ecole Arménienne ne peut progresser que grâce à la sollicitude et au concours de la communauté. C'est dans cet esprit qu'il a entrepris de former un Comité de Soutien pour rassembler autour de l'Ecole des personnes capables d'assurer par leur coopération un meilleur avenir de cette institution.

Près de quarante personnalités dont les noms seront prochainement publiés ont promptement répondu à l'appel du Comité des Dames.

Le 25 novembre 1977 un dîner d'accueil leur fut offert à l'Ecole auquel nous firent l'honneur de participer : Mgr. l'Archevêque S. Manoukian et l'Evêque K. Nakkachian, les R. P. Norvan Zakarian, et Nerses Paboutchian.

La réunion fut ouverte par le Président du Comité des Dames, Mme Dr. Nora Der Agopian qui remercia chaleureusement les personnes présentes pour leur adhésion au Comité de Soutien.

Au cours du dîner la Direc-

trice de l'Ecole, Mlle H. Karakachian fit une allocution relative au niveau des études à l'Ecole et au succès des anciennes élèves dans plusieurs branches d'activité. Mlle H. Kaloustian, responsable des affaires administratives, exposa la situation financière de l'établissement et les efforts par lesquels le Comité des Dames arrive à combler le déficit important du budget annuel.

M. G. Moundjian, Conseiller du Comité des Dames expliqua en détails les raisons et les buts de la formation du Comité de Soutien et exprima l'espoir que grâce à cette nouvelle activité créée autour de l'Ecole Tebtzassère il sera possible d'améliorer les ressources de l'établissement, de travailler plus efficacement à la construction d'un nouveau bâtiment scolaire et à la fondation d'une section technique dans l'Ecole.

Les élèves animèrent la réunion par des récitations et des chants arméniens exécutés sous la direction de leur professeur M. K. Yambéguian.

La réunion prit fin par l'allocution de Son Excellence l'Archevêque S. Manoukian qui exprima son contentement pour la formation du nouveau Comité, rappela le rôle unique et incomparable de l'Eglise et de l'Ecole arméniennes dans la conservation de l'identité arménienne et fit des vœux pour la réussite des efforts des dirigeants de l'Ecole Tebtzassère et des membres du Comité de Soutien.

Comité des Dames
de l'Ecole Tebtzassère

Ecole Nationale de la Magistrature

Nous apprenons avec plaisir, que Mlle Annie Tchakgarian a réussi le Concours d'entrée à l'Ecole Nationale de la Magistrature de Bordeaux. Après un stage de formation, elle deviendra juge pour enfants.

Toutes nos félicitations à la charmante Annie.

L'Amicale des Arméniens de Toulouse

Le 27 novembre, l'Amicale des Arméniens de Toulouse et de la Région de Midi-Pyrénées avait convié ses membres à assister à la projection d'un film arménien et à écouter ensuite M. Gérard Dedeyan, Maître-Assistant d'Histoire à l'Université de Montpellier.

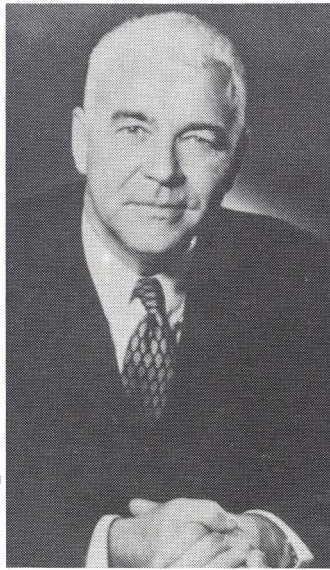
Cette journée, suivie par 70 de nos compatriotes, fut très appréciée.

Le film : « Nous sommes nos montagnes » diversement commenté, retint l'attention de tous grâce aux sous-titres

Enseignement de la langue et de la culture arménienne à l'Université de Columbia (U.S.A.) depuis 1962

« L'accomplissement social et intellectuel fait partie d'un patrimoine culturel arménien extraordinaire, patrimoine qui est précieux pour tout amateur des traditions occidentales. C'est donc à une institution qui se consacre au progrès des connaissances qu'il appartient d'étudier l'histoire d'un peuple qui a contribué si magnifiquement à la civilisation et à la société ».

Dr William J. Mc GILL
Recteur de l'Université de Columbia.



français, permettant à chacun de comprendre parfaitement toutes les subtilités des dialogues.

La conférence de M. Dedeyan sur les rapports franco-arméniens à l'époque des Croisades fut l'objet d'un grand in-

térêt de la part de l'auditoire qui découvrait grâce au talent de M. Dedeyan un fragment de l'Histoire Arménienne.

Des applaudissements chaleureux marquèrent la fin de ce brillant exposé.

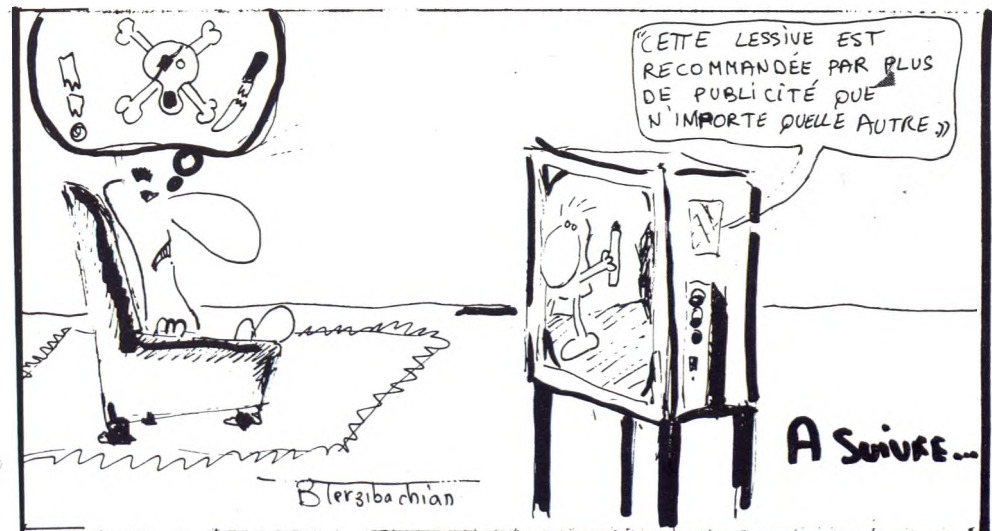
Un repas amical prolongea pour 50 d'entre-nous cette matinée. L'ambiance qui régna tout au long du repas démontra tout le plaisir qu'avaient éprouvé tous les participants à cette journée.

Le Bureau tient à remercier tout particulièrement M. Dedeyan pour sa remarquable intervention, sans oublier tous nos amis qui, à des titres divers, ont participé à la réussite de cette journée.

Notre souhait est de pouvoir organiser d'autres rencontres aussi intéressantes en espérant qu'elles seront suivies par un nombre toujours plus grand d'Arméniens et de sympathisants de la région toulousaine. (Les absents ont toujours tort).

Le Président de l'Amicale
Paul SARKISSIAN

LES AVENTURES DE KIT



U.G.A. Ardziv - J.S.A.

La 10^e journée du Championnat de Provence de Promotion d'Honneur « A » voyait s'affronter (fraternellement) les équipes de l'Union Générale Arménienne ARDZIV et de la Jeunesse Sportive Arménienne de Saint-Antoine - Marseille. Un public arménien nombreux avait tenu à être présent à ce match et disons d'emblée que cette rencontre s'est passée sans heurt, ni dans les tri-

bunes ni sur le terrain. La J.S.A. en raison de sa première place au classement avait la faveur du pronostic, mais dès le début de la première mi-temps le jeune Philippe Cazarian d'un magnifique centre-tir de 20 mètres ouvrait la marque pour l'U.G.A. ARDZIV.

La J.S.A. égalisait en deuxième mi-temps, et le match se terminait sur le score de 1 à 1. Il n'y avait donc ni vainqueur ni vaincu, ce qui n'était pas plus mal.

La J.S.A. était invitée après le match à un apéritif donné par les dirigeants de l'U.G.A. ARDZIV à la Maison Arménienne de la Jeunesse et de la Culture.

U.G.A. ARDZIV

Président : Achot Vartanian.
Secrétaire : Michel Chaldjian.
Entraîneur : Coco Yelcovanian.
Joueurs : Boghossian, Zeroukian, Housedian, Tedsiroglou, Gurgheguian, Arevikian, Turpiniang, Kalstian, Cazarian, Keundjian, Nazaretian, Sarkissian, Vamgotchian.

J.S.A. SAINT-ANTOINE

Président : Oscar Zakarian.
Secrétaire : José Takatakian.
Entraîneurs : Ambo Zakayan, Rodolphe Guendjian.
Joueurs : Terzian, Tchordoukian, Moutafian, Tchalian, Asdiguian, Kouyoumdjian, Honnorat: Elmassian, Mahserdjian, Papazian, Yeguiguian, Marcel DEMIRDJIAN.



Jeunesse Sportive Arménienne de Saint-Antoine

DATES ET TERRAINS
DES RENCONTRES
DE LA J.S.A. ET DE L'U.G.A.
POUR 1978.

15 janvier :
J.S.A. - Gap (La Martine)
Michelis - U.G.A. (Sénafrica)
22 janvier :
J.S.A. - Biver (La Martine)
U.G.A. - O.M. (Sénafrica)

5 février :
O.M. - J.S.A. (Huveaune)
S.A.S.A. - U.G.A. (La Martine)
12 février :
J.S.A. - St-Marcel (La Martine)
U.G.A. - Les Milles (Sénafrica)
26 février :
Manosque - J.S.A. (Manosque)
St-Marcel - U.G.A. (St-Marcel)
5 mars :
J.S.A. - S.A.S.A. (La Martine)
U.G.A. - Biver (Sénafrica)
12 mars :
Les Milles - J.S.A. (Les Milles)
Manosque - U.G.A. (Manosque)

19 mars :
Michelis - J.S.A. (Michelis)
Port-de-Bouc - U.G.A. (Port-de-Bouc)
2 avril :
J.S.A. - Port-de-Bouc (La Martine)
U.G.A. - 1^{er} Canton (Sénafrica)
9 avril :
1^{er} Canton - J.S.A. (Tellène)
U.G.A. - Gap (Sénafrica)
23 avril :
J.S.A. - U.G.A. (La Martine)
30 avril :
Gap - J.S.A. (Gap)
U.G.A. - Michelis (Sénafrica).



Photos
Marcel DEMIRDJIAN





« Les conscrits »
au Musée de Laval

peinture



Armand Kniazian

peintre naïf

JE voudrais vous présenter aujourd'hui Armand Kniazian qui a pour signe particulier d'être le seul peintre dit naïf (du moins à ma connaissance) parmi les nombreux artistes arméniens habitant la France.

Il y eut jadis, en France, de grands peintres arméniens figuratifs (dont le célèbre Aved au XVIII^e siècle) puis au XIX^e siècle : Zakarian, Chahine, Chabanian... De nos jours, Carzou, Janssem, Tutundjian, Moutafian, Papazian, etc... sont connus à Paris, mais le plus grand de tous est, à mon avis, Avedissian, vrai génie, trop inconnu encore, mort récemment en Arménie. Tous ces artistes sont : réalistes, surréalistes ou abstraits (Gorki) mais de « naïfs » point ! Il faut croire que la naïveté n'est pas la qualité primordiale des Arméniens, vieille race très « avertie », sachant fort bien se débrouiller, s'organiser financièrement et commercialement.

Armand Kniazian constitue donc une précieuse exception et c'est ce qui m'a attiré, tout aussitôt, vers lui. Modeste, de surcroît (comme tous les vrais

naïfs...). Il ne voulait même pas que je rédige un article sur lui. « Je ne suis rien, je n'ai pas d'atelier, je travaille contre la fenêtre » m'a-t-il écrit récemment.

J'avais fait sa connaissance, je crois, au Salon des Artistes Français (dont il est sociétaire). Parmi le groupe des peintres, plus ou moins naïfs, j'avais remarqué telle petite toile d'un accent poétique authentique admirable. Je me présentai en tant que critique d'art et aussitôt, tout naturellement, un courant de sympathie s'établit entre nous. Après quelques instants de conversation, il m'avoua, à voix basse, de façon presque honteuse : « Vous savez, je ne suis pas un vrai peintre... Je suis coupeur-chemisier à la maison de couture Lanvin ».

Il ignorait qu'en matière d'artistes naïfs, le métier se trouve être, au contraire, de mise, qu'il relève même le mérite de l'auteur. Les critiques inventent aussi parfois tels métiers pittoresques : vigneron, maçon, sans compter le fameux « douanier » Rousseau qui n'était qu'un simple employé d'octroi, aux portes de Paris.



Je revis Kniazian avec de nouvelles œuvres, tout aussi séduisantes, au Salon « Comparaison », salon très recherché, le meilleur peut-être de la capitale, où l'on ne peut exposer que dûment invité par un membre du comité.

Remarqué en effet, dès 1960, par le peintre (pseudo naïf) et amateur d'art, Jules Lefranc, qui lui acheta une toile pour sa célèbre collection, il fut présenté, peu après, par ce même J. Lefranc, à Marcel Favre (peintre naïf authentique) qui dirigeait le groupe des naïfs à « Comparaison ».

Notre artiste était désormais apprécié, connu. Ce qui lui valut de figurer, quelques années après, en 1964, à la Galerie Charpentier (la plus importante galerie de Paris d'alors), lors de l'exposition intitulée « Primitifs d'aujourd'hui ». Il obtint bientôt d'ailleurs une mention « Honorable » au Salon des Artistes Français et le Premier Prix Paillard au Salon des Anciens Combattants, la « Samothrace ».

Le couronnement de ses succès fut cependant son entrée en 1966, au célèbre Musée de Laval (dans le vieux château de la ville) à côté des plus grands artistes naïfs de l'époque, dont le chef de file est le génial douanier Rousseau. Laval est d'ailleurs la ville natale du douanier. A. Kniazian a exposé en outre, dans diverses banlieues parisiennes et en province.

Je savais tout cela. Cependant, avant d'écrire cet article, je désirais pousser plus avant mes informations, en allant voir l'artiste chez lui. Rendez-vous fut pris, un samedi matin, jour de repos pour le coupeur de chez Lanvin. En son gentil petit appartement, situé boulevard de Reuilly, il me reçoit, sourire aux lèvres, fort simplement, en bras de chemise. Une dame sympathique se tient dignement près de lui. Je la prends pour sa femme ; « Mais non », me dit-il « C'est ma sœur, je suis un vieux célibataire, je tiens à ma liberté ! ». Célibataire moi-même, je ne puis que l'approuver. Liberté d'abord, surtout pour un artiste !

Sur les murs sont accrochées différentes œuvres de sa production. Des paysages printaniers, des cerisiers en fleurs, ou l'hiver : tels cerfs s'aventurant parmi la neige ; des forêts aux feuilles minutieusement détaillées, des prairies avec leurs moindres herbes... Et surtout, dominant le tout, des « ciels » d'un bleu purissime, semés de petits nuages blancs, vagabonds qui n'appartiennent qu'à lui ! Partout, tel sentiment profond de l'espace, de la Nature, en pleine campagne. Face à ses tableaux, on se sent respirer plus pleinement, librement.

Il y a bien des « naïfs » de par le monde ; c'est devenu une mode. Les Américains appellent cela maintenant « Innocent Art ». Mais chez Kniazian, comme chez le douanier Rousseau, cela sonne plus vrai, plus juste. On oublie la peinture, on se trouve présence de la Nature en personne, en son auguste majesté... Artiste au goût raffiné, Kniazian ne tombe jamais dans l'image vulgaire, le « chromo » aux couleurs vives. Chacun de ses tableaux est un petit chef-d'œuvre de bon goût, bien équilibré.

Mais, poursuivons notre visite. Par devant l'une des étroites fenêtres de l'appartement, se trouve installé un petit chevalet. « Je l'ai fabriqué moi-même », me dit-il, « c'est là que je peins, les jours « libres » : le samedi et le dimanche, toute la journée, et parfois même le soir. La nuit, j'allume alors cette lampe, près de la toile... ».

Je jette un coup d'œil, par la croisée. Pour tout décor, une cour plutôt obscure, évidemment fort

peu propice aux rêves... Kniazian surprend, devine mes sentiments ; « Je n'ai pas besoin » me dit-il « d'avoir un beau jardin devant moi... car quand je peins, j'imagine tout... ». Le grand mot est dit ! Il ajoute « Je ne sais comment cela se produit, le



« Les cavaliers »



« La première neige »

paysage se trouve être tout à coup, tout fait, dans ma tête... Pas même un dessin au crayon, d'avance, sur la toile, pour établir les plans ».

C'est un cas vraiment extraordinaire. « Parfois, me dit sa sœur, alors qu'il est au lit, il se réveille en pleine nuit : "j'ai trouvé !", s'écrie-t-il. Il se lève aussitôt et se met à peindre avec application ».

Je suis décontenancé ! Ainsi les paysages qui respirent à tel point la Nature n'ont jamais été pris « sur Nature » ? Cela dénote (car on n'invente rien) une mémoire visuelle surprenante, telle celle des calculateurs phénomènes.

L'artiste me présente d'ailleurs une des rares toiles exécutées d'après nature : « Le lac du Bourget, avec au fond l'abbaye de Hautecombe ». Cela, de toute évidence, n'égale pas ses œuvres imaginaires. « Il faut dire que j'aime beaucoup la marche »,

reprend-il, « à Aix-les-Bains, où je vais, chaque année, soigner mes rhumatismes, je fais de longues promenades et demeure sans cesse émerveillé, surpris par les beautés inépuisables de la Nature ! ».

Je lui demande alors quels sont ses peintres préférés ; il me cite aussitôt, naturellement : Corot, puis Millet.

Cependant, l'heure avance. La sœur me demande si je veux bien accepter de déjeuner avec eux. J'acquiesce. Repas excellent où figure le traditionnel pilaf et un yoghourt copieux, fabriqué à la maison.

Au cours du déjeuner, Kniazian me conte peu à peu sa vie : « Mes grands-parents, originaires d'Asie Mineure, ayant été victimes des massacres turcs, mon père décida de se réfugier en Bulgarie. C'est ainsi que je suis né à Plovdiv (ville importante jadis, ancienne capitale de la Bulgarie). Dès mon enfance, vers dix ans, je me pris, malgré moi, à dessiner. Je fis ainsi mes premières études de peinture à l'Académie de Plovdiv. Je prenais des leçons avec une vieille demoiselle qui, se rendant compte de mes dispositions, me donnait des cours, séparé des autres élèves. Je devais copier de grands tableaux représentant des paysages, accrochés au mur. Dès ma jeunesse, donc, j'appris l'art des paysagistes. Durant toute ma vie ensuite, je n'ai jamais exécuté que des paysages, jamais de nature morte, de portrait ou de nu académique.

Cependant, mon père étant décédé, ma mère décida que nous irions en France. Nous nous installâmes dans une banlieue, près de Paris où s'étaient groupées quelques familles arméniennes réfugiées. Dans notre entourage se trouvaient quelques tailleurs et c'est ainsi que jeune encore, on me fit apprendre ce métier.

Devenu majeur, j'optais pour la nationalité française. En 1937, je partis faire mon service militaire. J'avais demandé d'être versé dans l'aviation. Sans tenir compte de mes désirs, on me mit dans la cavalerie ! Je fus affecté au 3^e Régiment des Hussards, à Strasbourg. Mon service militaire allait se terminer. Le 23 août 1939, notre régiment rejoignait ses positions.

Soudain, le 2 septembre au soir, ce fut la guerre ! Notre régiment fut transformé en groupe de reconnaissance (G.R.D.I.). J'ai, ainsi, participé à différents combats dans les secteurs. Deux fois blessé, d'abord par un éclat d'obus au bras, puis quelque temps après,

plus gravement, par un tir de mitrailleuse, à la racine du nez, je fus fait prisonnier par les Allemands qui me soignèrent fort bien. Ils s'emparèrent des éperons de mes bottes en guise de souvenir puis m'expédièrent dans un camp de travail en Haute-Silésie. Là, j'ai beaucoup souffert. On nous faisait casser des pierres, transporter du charbon ; le froid était extrême et nous étions mal nourris. Enfin, le 8 juin 1945, j'étais de retour de captivité. On me conféra alors la médaille Militaire et la Croix de Guerre 1939-1945 avec citations...

Revenu à Paris, je repris mon métier. J'entraî un jour à la maison de haute couture bien connue : Lanvin... L'an prochain, je crois, je prendrai ma retraite pour peindre plus librement. Actuellement, faute de temps, il me faut au moins 8 mois pour achever un tableau, dans tous ses détails ! Je ne puis répondre aux demandes des marchands, quelque peu pressés. Je ne puis bâcler des toiles en série ».

Cependant, le repas s'achève. Kniazian se lève et va chercher, dans la chambre à côté, une rangée de quatre médailles épinglées sur un carton. J'admire entre autres le ruban jaune et vert de la médaille Militaire. « Cher ami, ne bougez plus », lui dis-je, « je vais vous photographier avec vos médailles ». « Surtout pas ! », s'exclame-t-il, « J'ai toujours refusé ce genre de photos ! Ces médailles c'est bien joli à voir, mais au fond, je n'ai fait qu'accomplir mon devoir... ».

Modeste quant à ses peintures (il ne sait pas le prix qu'il pourrait en demander) et modeste aussi quant à son dévouement admirable envers la France. (Grand blessé, il pourrait toucher une très forte pension, s'il s'en était occupé).

Voilà l'homme, donc, à qui je suis heureux d'avoir consacré un article dans « Arménia ». Vos lecteurs apprécieront, comme il convient, ses œuvres si pures, si poétiques, grâce aux quelques reproductions ci-incluses, dont la plus belle me semble être « Les Conscrits » qui figure au Musée de Laval, toile digne en tout point de l'immortel douanier Rousseau lui-même.

Je voudrais terminer par cette citation de Diderot : « Tout ce qui est vrai n'est pas naïf, mais tout ce qui est naïf est vrai, d'une naïveté piquante, originale et rare ».

Cela s'applique à merveille, je crois, à Armand Kniazian.

Henri HERAUT

JANSIL

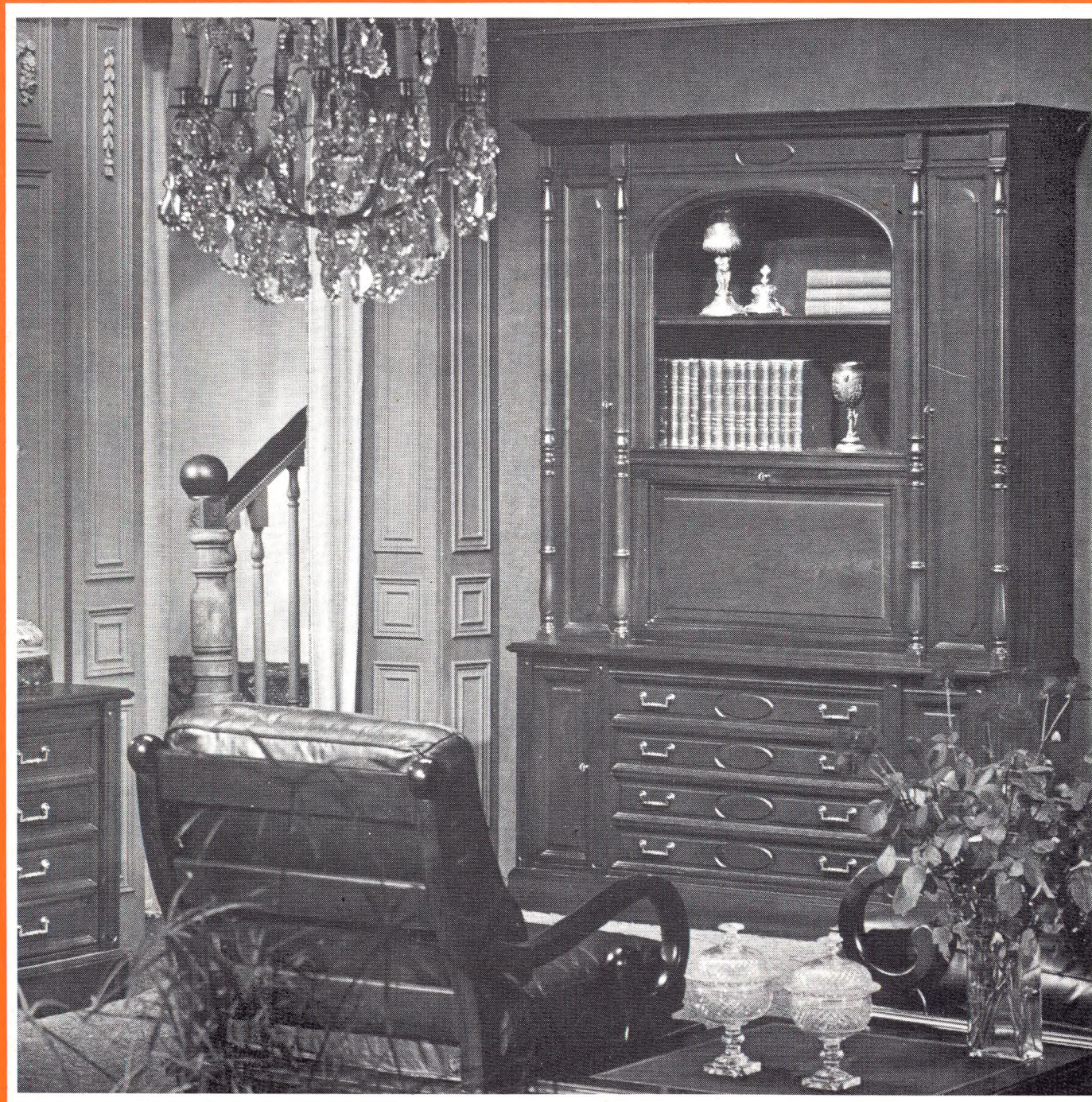
Prêt à Porter

12, Boulevard du Jardin Zoologique

13004 MARSEILLE

FABRIQUE DE MEUBLES
GHAZARIAN

médaille d'or nf meubles 1966/1967/1969



4000 m2 d'exposition

OUVERT LE DIMANCHE

**la plus importante exposition
du Sud-Est en meubles de
styles**

ZONE INDUSTRIELLE DE VITROLLES

1ère avenue N° 2
13127, Vitrolles
Tél. 89.27.47

Remise spéciale aux abonnés d'Armenia

Fonds A.R.A.M